


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

ESTELLE.

ESTELLE:

PASTORALE

PAR FLORIAN.

Rura mihi riguique placent in vallibus amnes:
Flumina amo, silvasque inglorius.—VIRG.



À LONDRES:
CHEZ WHITTAKER & CO.
AVE-MARIA-LANE.

1838.



De l'Imprimerie de Manning et Mason, Ivy Lane.

ESTELLE.

LIVRE PREMIER.

J'AI célébré les bergers du Tage; j'ai décrit leurs innocentes mœurs, leurs fidèles amours, et la félicité dont on jouit avec une âme pure et tendre. C'était la première fois que mes doigts mal-assurés se posaient sur la flûte champêtre: ma tremblante voix essayait des airs nouveaux pour elle, et mon oreille inquiète demandait à l'écho des forêts si les nymphes pouvaient m'entendre. Aujourd'hui, moins ignorant, mais non moins timide, je médite des chants plus doux à mon cœur: je veux célébrer ma patrie; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur; où, sur de riantes collines, semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux; où, enfin, un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail, et aux vices par la gaieté.

Je te salue, ô belle Occitanie! terre de tous les temps aimée des peuples qui t'ont connue; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs arts; toi dont l'agréable climat força les fiers enfans du nord de se fixer dans tes plaines;

pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie, et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel! La nature a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde. Sous ton ciel, aussi pur et moins brûlant que celui d'Espagne, s'élèvent des moissons plus abondantes que celles des campagnes d'Enna; tes raisins ont fait oublier ceux de Falerne et de Massique; l'olivier se plait sur tes coteaux aussi bien que sur les bords de la Durance; tes arbres nourrissent le ver qui file la pourpre des rois: le marbre, la turquoise, et l'or, sont produits par ton sol fertile; des eaux qui rendent la santé découlent de tes montagnes; les plantes les plus salutaires croissent en foule dans tes champs. Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères! Le trône des Césars t'a dû les Antonins; et ce seul bienfait t'a valu la reconnaissance du monde. L'Orient se souvient encore de ce sage et brave Raimond qui, le premier des Chrétiens, arbora la croix de Toulouse sur les remparts de la ville sainte; l'Aragon se vante des rois à qui tu donnas la naissance, Rome chérit la mémoire des pontifes qu'elle reçut de toi; la France se glorifie de tes capitaines, de tes magistrats; la poésie enchanteresse te dut son premier asile. O terre féconde en héros, en talens, en fruits, en trésors, je te salue!

Et vous bergères de mon pays, qui cachez sous un chapeau de paille des attraits dont tant d'autres seraient vaines; vous dont le cœur a conservé cet amour sacré des devoirs qui mêle

un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne, cette pudeur, aimable et sévère, seule parure de la jeunesse, cette simplicité touchante, unique reste de l'âge d'or, prêtez l'oreille à mes récits. Estelle vous ressemblait; Estelle avait vos yeux noirs et brillans et vos longs cheveux d'ébène, et votre visage si doux, où la candeur s'unit à la grace, à cette grace naïve qui fuit la beauté qui la cherche, et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avait vos vertus: elle fut pourtant malheureuse. Puissiez-vous ne l'être jamais! Puissent vos beaux yeux ne répandre de larmes que pour plaindre mon héroine!

Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massane, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promene sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la terre: le grenadier, l'aubépine, exhalent dans l'air des parfums: un cercle de collines parsemées d'arbres touffus ferme de tous côtes la vallée; et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon.

Près de cette retraite charmante, nommée à juste titre *Beau-Rivage*,* vivaient, sous le règne de Louis XII. des bergers et des bergères dignes d'habiter ces lieux enchantés. Des villages de Massane, de Maruèje, d'Arnassan, ils venaient

* Cette description n'est que la peinture très fidèle et très ressemblante d'un vallon charmant, situé entre Cardet et Massane, qui s'appelle *Beau-Rivage*, et que la nature a rendu un séjour enchanteur.

se rassembler dans la vallée de *Beau-Rivage;* leurs troupeaux, tantôt réunis, tantôt dispersés, allaient chercher le serpolet sur les collines; des chiens terribles faisaient la garde du côté des montagnes; et les pasteurs avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissaient des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence, et l'égalité.

De toutes ces bergères, l'honneur, l'ornement de leur pays, Estelle fut la plus belle, la plus tendre, la plus vertueuse. Fille de Raimond et de Marguerite, elle aimait, respectait ses parens presque à l'égal de l'Etre suprême. Instruite de bonne heure de ses devoirs, sans cesse occupée de les suivre, elle n'avait jamais imaginé qu'il pouvait s'en trouver de pénibles. Toutes ses pensées étaient pures comme la source du Gardon; tous ses désirs avaient pour objet la félicité des autres. Simple, douce, franche, sensible, elle ne distinguait point le bonheur de la vertu.

Estelle habitait à Massane. Némorin, berger du même village, l'avait aimée dès l'enfance. De même âge tous deux, également beaux toux deux, dès leurs plus tendres années ils allaient ensemble à la prairie. Némorin portait toujours la panetière ou la houlette d'Estelle; Némorin à chaque aurore, allait cueiller les bluets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. Jamais ces beaux enfans n'étaient l'un sans l'autre. Tantôt ils réunissaient leurs troupeaux, allaient s'asseoir sur le même gazon; et, dans les douceurs de leur entretien, chacun n'était attentif qu'aux brebis qui ne lui appartenaient pas: tantôt ils allaient ensemble cueillir des figues ou des mûres; et lorsque leurs mains

ne pouvaient atteindre aux rameaux trop élevés, Némorin montait sur l'arbre, d'où il jetait dans le tablier d'Estelle les meilleurs et les plus beaux fruits : d'autres fois, près des genévriers, ils tendaient des piéges aux grives ; et quand l'un d'eux appercevait le premier un oiseau pris dans ses lacets, il courait vite chercher l'autre pour que ce fût lui qui s'en emparât. Leurs plaisirs, leurs peines, tout était commun, tout se partageait entre eux. Cette innocente amitié était connue de tout le village, était respectée de tous le bons cœurs ; et les parens d'Estelle n'en prirent aucune alarme, jusqu'à un événement qui commença de les éclairer.

C'était aux premiers jours de mai; on allait tondre les brebis. Ce travail est mêlé de fêtes ; dès le matin les bergers et les bergères se rendent à la vallée avec les moutons qu'ils vont dépouiller. Chaque pasteur prend un lien d'osier, renverse le doux animal, inquiet du sort qu'on lui prépare, et attache ensemble ses quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant ; il tremble à l'aspect des ciseaux terribles dont il voit les bergers s'armer. On s'assied en cercle : la tonte commence, et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyans de la joie commune n'interrompent point les musettes qui font danser près de là ceux qui n'ont point de troupeux. Plus loin, de jeunes hommes robustes s'exercent au saut, à la lute; d'autres, sur de petits chevaux qui ont la vitesse du cerf, disputent le prix de la course ; d'autres, avec un mail de cormier, font voler dans l'air une boule de buis. Quelques pasteurs quittent le travail pour aller danser avec les bergères, tandis

que les plus jeunes filles s'emparent de leurs ciseaux pesans, et d'une main faible et peu exercée coupent l'extrémité de la laine, en craignant d'offenser la brebis.

L'heure du repas arrive; tout le monde court se placer autour d'une table immense, couverte des mets du pays. La sobriété, la joie président à ce festin. Les riches en ont fait les frais, les pauvres en font les honneurs. Les époux, les amans sont près de leurs femmes et de leurs maîtresses; les mères parlent des prix que leurs fils viennent de gagner; les vieillards racontent d'anciennes histoires, les bergères chantent des chansons nouvelles. Le muscat pétille dans les verres: son bouquet parfumé redouble la joie sans faire naître la licence. Tous sont contens, tous sont heureux; et la journée est remplie par le travail, l'amour, et le plaisir.

Lorsque le soir est venu, et la laine portée au village, on se rend sous un vieux peuplier consacré depuis plus d'un siècle à cet usage. Son tronc vénérable est environné d'un double siége de gazon. Là se placent les vieillards, tenant un jeune belier orné de rubans et de guirlandes: c'est le prix du combat du chant.

Le premier jour qu'on le proposa, tous les pasteurs de Massane furent vaincus par un berger nommé Hélion, parent d'Estelle, et venu, pour voir sa famille, des bords fleuris de la Durance. Les vieillards lui donnent le prix; et, soit amitié pour Estelle qui n'avait encore que douze ans, soit désir de plaire à Raimond, le vainqueur provençal vient offrir le belier à son amiable cousine en lui demandant un baiser.

Némorin, qui, à son âge, n'avait pu entrer en

lice, Némorin qui comptait à peine sa treizième année, sort de la troupe d'enfans dans laquelle il était mêlé, et s'élançant vers Hélion avec des yeux pleins de colère: Le prix n'est pas encore à vous, dit-il, vous ne m'avez pas vaincu.

Toute l'assemblée applaudit en riant. Némorin demande qu'on l'écoute. Il fait rendre le belier aux juges, appelle le jeune Isidore, son ami, son compagnon; et regardant les bergers avec douceur et modestie:

J'ai applaudi comme vous, leur dit-il, à la brillante voix du fameux Hélion; mais l'heureuse Provence est-elle donc le seul pays où l'on sache vaincre aux combats du chant? Le désir de venger ma patrie doit me tenir lieu de génie. Hélion vient de célébrer la beauté des rives de la Durance: ses seuls compatriotes les connaissent. Je vais célébrer l'amour; tout l'univers chérit mon sujet.

Il dit et tire une flûte, sur laquelle il joue un air tendre; ensuite il remet l'instrument entre les mains d'Isidore, qui, répétant les mêmes sons, accompagne ces paroles:

Ne méprisez point mon enfance:
Celui que vous adorez tous,
Celui dont l'empire est si doux
Qu'un sourire fait sa puissance,
Des bergers, des princes le roi
N'est-il pas enfant comme moi?

Au timide il donne l'audace,
Il rend doux le plus emporté;
Au sage il prend sa liberté,
Et par le bonheur la remplace:
Des héros, des sages le roi
N'est-il pas enfant comme moi?

Il créa tout ce qui respire :
Son souffle anime l'univers.
Sur la terre, aux cieux, dans les mers,
Partout il étend son empire :
De la nature il est le roi ;
Et c'est un enfant comme moi.

On m'a dit qu'un peu de souffrance
Faisait acheter ses faveurs ;
Mais, pour adoucir ses rigueurs,
Il nous a donné l'espérance.
De nos cœurs lui seul est le roi ;
Et c'est un enfant comme moi.

Dans l'art qu'à mon âge on ignore
Estelle m'a rendu savant ;
Quand l'astre du jour est brûlant,
On ressent ses feu dès l'aurore :
Des dieux et des hommes le roi
N'est-il pas enfant comme moi ?

Ainsi chanta Némorin. D'une voix unanime on lui donne le prix. Hélion s'efforçant de sourire, applaudit lui-même à son jeune vainqueur. Tous les enfans poussent des cris de joie, et viennent porter des couronnes à Némorin. Celui-ci court au belier, le prend dans ses bras, le soulève à peine ; mais, aidé par Isidore et ses jeunes compagnons, il va le porter aux pieds d'Estelle : J'ai chanté l'amour, lui dit-il ; et si l'amour m'a fait vaincre, c'est pour que le prix soit à vous.

Estelle rougit en regardant sa mère. Marguerite permit qu'elle accepte ce don, et la bergère hésite encore. Enfin, d'une main tremblante, elle saisit le ruban vert qui était passé au cou du belier. Les applaudissemens redoublent ; la troupe des enfans surtout, qui, depuis la victoire de Némorin, se regardait comme la première,

fait éclater ses bruyans transports. Tous veulent qu'Estelle embrasse Némorin, tous le demandent à haute voix. Estelle, effrayée, se retire entre les bras de Marguerite, elle refuse d'obéir: mais Marguerite et les juges lui prescrivent ce devoir d'usage envers les vainqueurs. Alors Estelle, vermeille comme la fleur de l'églantier, penche son visage vers Némorin, en tenant toujours la main de sa mère. Némorin s'approche en tremblant, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres effleurent à peine le vif incarnat de la joue d'Estelle. O que ce baiser les rendit à plaindre! combien il redoubla le feu qui commençait à les consumer! la liqueur exprimée de l'olive ne rend pas plus ardente la flamme sur laquelle on la répand.

Depuis cet instant Némorin sentit accroître chaque jour le sentiment qui l'entraînait vers Estelle; chaque jour la tendre bergère trouva Némorin plus aimable. L'âge vint ajouter des forces à leur penchant mutuel. Bientôt Estelle fut alarmée du trouble qui l'agitait; bientôt Némorin, effrayé, connut toute la violence du feu qui le dévorait: mais il n'était plus temps de l'eteindre; tous deux étaient frappés d'un trait dont la blessure ne devait pas guérir; tous deux avaient à combattre leur cœur, l'amour, et seize ans.

Le vieux Raimond, le père d'Estelle, s'aperçut avec chagrin de la passion du jeune pasteur. Raimond avait promis sa fille à un laboureur de Lézan. Rigide observateur de sa parole, il eût préféré de mourir plutôt que de manquer à sa foi. Jaloux, jusqu'à l'excès, de son autorité, Raimond

devenait inflexible aussitôt qu'on voulait s'y soustraire. Sévère pour les autres comme pour lui-même, il exigeait de tous les cœurs les austères vertus du sien. Bon père, bon époux, mais peu tendre, il regardait comme faiblesse tout sentiment qui n'était pas devoir.

Son premier soin avait été d'interdire sa maison à Némorin, et de défendre à sa fille de parler à ce berger. Estelle avait obéi : mais chaque jour, à la vallée, les deux amans se rencontraient ; ils se jetaient un seul coup-d'œil ; et, sans violer les ordres de Raimond, sans s'approcher, sans se parler, en se quittant, ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire.

Ce calme ne dura pas long-temps. Un matin que le jeune berger faisait sortir ses brebis, il voit paraître le père d'Estelle, qui, d'un ton triste et sévère, lui demande un moment d'entretien. Némorin, tremblant, abandonne ses moutons, fait asseoir le vieillard sur la pierre où s'abreuvaient ses agneaux, et, debout, dans le respect, il écoute ces paroles :

Je viens ici, Némorin, pour vous ouvrir mon âme toute entière, pour vous faire juge de ma conduite. J'avais un ami qui s'appelait Maurice ; nous nous sommes aimés quarante ans. Lorsque jadis un hiver désastreux fit périr mes brebis, mourir mes vignes, geler mes oliviers, ma famille, mes parens m'abandonnèrent. Maurice, que ses richesses mettaient à l'abri de l'indigence, partagea ses biens avec moi. Je l'ai perdu cet ami! A sa dernière heure il m'a fait jurer que j'unirais Estelle avec son fils Méril. Méril a les vertus de son père ; il est amoureux de ma fille, il compte

sur la parole que j'ai donnée à mon bienfaiteur mourant: pensez-vous que je puisse y manquer?

Raimond se tut; Némorin n'osait répondre. Mon estime pour vous, reprit le vieillard, interprète votre silence. Cependant vous aimez ma fille; votre amour pour elle est public. Me promettez-vous de l'éteindre? Me jurez-vous de fuir les lieux où vous pouvez rencontrer Estelle? Tranquille sur votre foi, je n'aurai plus la moindre alarme. Si cet effort est trop grand pour vous, j'arrache Estelle à sa patrie, à ses parens, à tout ce qu'elle aime; je cours l'unir avec Meril; ensuite nous passerons la mer pour habiter où vous ne serez pas.

Ainsi parla le vieillard. Némorin lui répondit:

Raimond, si je vous promettais d'eviter partout votre fille, de chercher même à oublier un sentiment plus cher que la vie, je me tromperais moi-même. Mais il n'est pas juste que, pour me fuir, vous enleviez Estelle à sa patrie; il n'est pas juste que, pour ma faute, vous punissiez tout ce pays: c'est à moi seul de le quitter. J'en mourrai, c'est mon espérance; mais je mourrais plus douloureusement en voyant Estelle unie à Méril. Recevez donc mon serment—

Ici le berger s'arrêta, s'appuya contre l'abreuvoir, et sa tête tomba sur sa poitrine. Oui, je vous jure, ajouta-t-il, que je vais partir de Massane. Orphelin et maître de moi, je peux disposer de ma vie. Je partirai dès ce jour; j'irai aussi loin que vous le voudrez: nommez vous-même le lieu de mon exil, on plutôt de ma sépulture.

Je te plains, reprit le vieillard; mais se sacrifice est nécessaire. Je ne te demande que de passer le Gardon. Promets-moi de ne jamais le repasser, je suis satisfait et tranquille.

Soyez-le, reprit Némorin; et qu'Estelle puisse être heureuse! Je vais passer pour toujours le Gardon.

En disant ces mots il s'éloigne, et tombe sans sentiment. Raimond accourt, le prend dans ses bras, veut le rappeler à la vie. Le berger rouvre des yeux éteints; il repousse doucement Raimond, et le prie de s'éloigner. Le vieillard le quitte, mais il est ému; il s'occupe déjà des moyens de récompenser le jeune pasteur, et prend aussitôt la route du beau vallon de Rémistan.

Dès que Némorin put marcher, il courut chez Isidore. Isidore était allé ce matin même à la ville. En revenant de chez son ami, le triste Némorin passa devant la maison d'Estelle; mais sa porte était fermée; sa fenêtre l'etait aussi. Son troupeau ne devait pas sortir; Raimond l'avait défendu, dans la crainte qu'Estelle ne vît Némorin. Le berger devina l'intention du vieillard. Immobile, les mains jointes, il regarda long-temps cette maison: O combien de fois, disait-il, ne l'ai-je pas vue à cette fenêtre! combien de fois, avant l'aurore, ne suis-je pas venu attendre ici l'instant où elle paraîtrait! et je n'y reviendrai plus! et je ne la verrai plus!

En disant ces mots il se laisse tomber sur une pierre polie, qu'autrefois il avait portée dans cet endroit pour qu'Estelle pût s'y asseoir, quand, ramenant les brebis du pâturage, elle ouvrait la porte aux agneaux, et se plaisait à les voir courir

à la mamelle de leur mère. Le malheureux berger, avec la pointe de son couteau, grave ses adieux sur cette pierre, la baise mille fois, la mouille de ses pleurs: ensuit il regagne sa demeure, prend sa flûte, sa houlette, rassemble son troupeau peu nombreux; et, suivi de son chien fidèle, le bon Médor, la terreur des loups, il part en retournant la tête vers la maison de sa bien-aimée, en prenant le plus long chemin pour arriver au pont de Ners, où il devait passer le fleuve.

Quand il fut près de cet endroit, distant de plus d'une lieue de Massane, il s'arrêta, fit reposer ses moutons; et, voulant reculer l'instant où il passerait à l'autre rivage, il se coucha sous un olivier, près de son fidèle Médor, dont les yeux tendres et inquiets semblaient chercher dans ceux de son maître la cause de son chagrin. Là, l'infortuné pasteur, jetant un dernier regard sur cette belle vallée qu'il allait abandonner, se mit à chanter ces paroles:

Je vais donc quitter pour jamais
Mon bon pays, ma douce amie!
Loin d'eux, je vais traîner ma vie
Dans les pleurs et dans les regrets.
Vallon charmant, où notre enfance
Goûta ces plaisirs purs et frais
Que donne la simple innocence,
Je vais vous quitter pour jamais!

Champs que j'ai dépouillés de fleurs
Pour orner les cheveux d'Estelle;
Roses qui perdiez auprès d'elle
Et votre éclat et vos couleurs;
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais!

Prairie où, dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
Nous passions pour de vieux amans;
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçais,
Le seul qu'alors je susse écrire,
Je vais vous quitter pour jamais!

Ainsi chantait Némorin. Estelle, que son père, sous divers prétextes, retenait à la maison, songeait à son berger, et désirait d'être au lendemain pour le rejoindre. L'aurore paraissait à peine, qu'elle fit sortir ses brebis, et courut éveiller la jeune Rose; Rose sa fidèle amie, la confidente de tous ses secrets; Rose qui, à dix-sept ans, belle, amiable, libre, sensible, n'avait jamais voulu songer ni à l'hymen ni à l'amour, parceque l'amitié d'Estelle suffisait pour remplir son cœur.

Les deux amies, joignant leurs moutons, descendirent ensemble à la vallée. Aucun troupeau n'y était encore. Bientôt ils arrivèrent tous, et Némorin ne parut pas. Chaque pasteur, chaque bergère le demandait. Estelle seule n'osait se plaindre de son absence; mais elle regardait sans cesse le chemin par où il avait coutume d'arriver. La journée entière s'écoula sans avoir de nouvelles de Némorin. Estelle, inquiète et affligée, regagna de meilleure heure le village, reconduisit Rose chez elle, et, toute pensive, vint compter ses brebis sur sa pierre accoutumée. En approchant, elle aperçoit des caractères, reconnaît la main de son amant, accourt et lit ces tristes mots:

Adieu, bergère chérie,
Adieu, mes seules amours;
Je vais quitter la prairie
Où tu venais tous les jours.

Exilé sur l'autre rive,
J'y parlerai de ma foi;
Mais, hélas! ma voix plaintive
Ne viendra plus jusqu'à toi.

Ne pleure pas, mon amie,
Je peu de temps à souffrir:
Tout mal cesse avec la vie,
Et qui te fuit, va mourir.

Estelle, malgré ses larmes, relut plusieurs fois ces adieux. Elle ne pouvait en détacher sa vue; elle se plaisait à les répéter; elle approchait ses lèvres de caractères. Forcée enfin de s'arracher de cette pierre, elle rentre dans sa maison, profondément occupée de ce départ, de cet exil, dont elle ne peut pénétrer le motif.

Marguerite, la bonne Marguerite, s'apperçoit du chagrin de sa fille; elle lui en demande la cause en la serrant dans ses bras. Estelle, sans lui répondre, la prend par la main, la conduit à la pierre, et fond en larmes en lui montrant les mots tracés. Marguerite partage ses peines; elle presse Estelle sur son cœur maternel; elle veut aller à l'instant s'informer dans tout le village de ce qu'est devenu Némorin; mais Raimond, qui rentre chez lui, appelle sa femme et sa fille.

Vous n'ignorez pas, dit-il à Marguerite, la parole que j'ai donnée à Maurice. Le temps est venu de l'acquitter. Méril arrive ce soir de Lézan. Vous le connaissez, ma fille; vous savez combien ses vertus le font respecter de tout ce canton: préparez-vous à devenir sa femme. Forcé d'aller à Maguelonne pour des affaires d'intérêt,

je ne veux partir qu'après ce mariage. Il se fera dans trois jours. Votre mère pourra vous dire que je ne serais pas le maître de vous donner un autre époux, quand même je n'aurais pas si bien choisi.

Raimond, après ces paroles, sortit pour aller au-devant de Méril. Estelle et sa mère, interdites, attendirent que le vieillard fût loin pour se jeter dans les bras l'une de l'autre. Marguerite raconte à sa fille le serment fait à Maurice. Estelle pleure et se tait. Hélas! s'écrie Marguerite, je sens tout ce que tu souffres, et je ne puis te secourir. Tu m'es plus chère que la vie; mais je mourrais mille fois plutôt que de résister au moindre désir de mon époux. Il est pour moi l'image de Dieu même, ses volontés sont mes lois; et les qualités que j'adore en lui ajoutent encore au respect que sa présence me commande. Pardonne, ma chère Estelle, pardonne-moi ce sentiment que rien ne pourrait altérer. Je saurai pleurer avec toi, sache obéir avec ta mère.

A ces mots elle embrasse Estelle, et toutes deux restent long-temps serrées l'une contre l'autre. Mais elles apperçoivent Raimond, et se hâtent d'essuyer leurs yeux. Le vieillard parait, suivi de Méril: Estelle pâlit à cette vue; Marguerite s'avance pour la soutenir.

Le jeune laboureur se présente avec plus de franchise que de grâce: sa figure, moins agréable que noble, annonçait ce calme sérieux que donne l'austère vertu. Ses yeux, peu animés, cherchaient Estelle sans l'air de l'empressement.

Voilà votre femme, lui dit Raimond: elle aimera son époux comme elle a toujours aimé ses devoirs. Quant aux vôtres, vous les connais-

sez, et vous les remplirez, j'en suis sûr, car vous êtes fils de Maurice.

Méril, à ces mots, prend la main d'Estelle, et la regardant avec gravité : Fille de Raimond, lui dit-il, mon cœur est à vous depuis le premier jour où je vins à la fête de votre village. Je m'efforcerai de gagner le vôtre : si l'estime et la confiance ont des droits sur une belle âme, j'espére y parvenir un jour.

Estelle rougit sans répondre. Marguerite se hâte de parler, tandis que Raimond fait dresser la table, place Méril auprès d'Estelle, et l'entretient, pendant le souper, de son amitié pour Maurice, du plaisir qu'il trouve à donner sa fille au fils de son ancien ami, et des nombreux troupeaux qu'elle aura pour dot.

A la fin du repas, le vieillard, voulant faire entendre à Méril la charmante voix d'Estelle, lui ordonne de chanter. C'est vainement que Marguerite veut lui épargner ce pénible effort : Raimond répète son ordre ; Marguerite se tait, et la triste Estelle commence alors cette chanson que Némorin lui avait apprise.

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps !
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours ;
Ce n'est qu'à des amans fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :

Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans:
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur, et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

Estelle ne put finir sa chanson. Raimond, qui s'en apperçut, ne voulut pas la presser davantage. Il quitte la table ; et Méril, plus épris que jamais d'Estelle, embrasse le vieillard, le supplie de hâter son bonheur, et se retire chez son oncle Prosper, qui demeurait à Massane.

Marguerite, dont les yeux maternels n'ont pas quitté les yeux de sa fille ; Marguerite, qui connaît et partage tous ses tourmens, invite tendrement Estelle à s'aller livrer au sommeil.

Estelle obéit, vient saluer son père, se jette dans les bras de sa mère, qu'elle presse fortement contre son cœur ; et, détournant son visage pour cacher ses larmes, elle se hâte de gagner l'asile où du moins elle pourra pleurer.

LIVRE SECOND.

Ils sont cruels les chagrins d'amour; mais le calme d'un cœur insensible l'est davantage. Les plaisirs mêmes que donnent la grandeur, les richesses, la vanité, ne valent pas les peines des amans. L'homme au faîte des honneurs, entouré de trésors, environné d'esclaves, tourne ses regards avec complaisance sur ses premières années: il était pauvre alors, mais il aimait; ce seul souvenir est plus doux pour lui que toutes les jouissances de la fortune. Amour, toi seul remplis notre âme, toi seul est la source de tous les biens, tant que la vertu s'accorde avec toi. Ah! qu'elle soit toujours ton guide, et que tu sois son consolateur! Ne vous quittez jamais, enfans du ciel; marchez ensemble en vous tenant la main. Si vous rencontrez dans votre route les chagrins ou les malheurs, soutenez-vous mutuellement.

Ils passeront, ces malheurs, et la félicité dont vous jouirez en aura cent fois plus de charmes; le souvenir des peines passées rendra plus touchans vos plaisirs. C'est ainsi qu'après un orage on trouve plus vert le gazon, plus riante la campagne couverte de perles liquides, plus belles les fleurs des champs relevant leurs têtes penchées, et l'on écoute avec plus de délices l'alouette ou le rossignol qui chantent en secouant leurs ailes.

Estelle, seule dans sa chambre, songeait au fatal mariage qui devait se terminer dans trois jours. Elle ne pouvait comprendre pourquoi

Némorin l'avait abandonnée; elle inventait des motifs de son départ, formait le projet de l'aller chercher, et réfléchissant au mot de l'autre rive qui était dans ses adieux, elle résolut de visiter les bords du Gardon pour en apprendre des nouvelles.

Dès que le jour a paru, Estelle court à la vallée. Elle y laisse son troupeau sous la conduite de Rose, et suivie seulement de son mouton favori, le même que Némorin lui avait donné le jour où il vainquit Hélion, elle descend le long du fleuve du côté du pont de Ners.

Pendant le chemin, la triste Estelle regardait la rive opposée. Dès qu'elle voyait un troupeau, son cœur palpitait d'espérance: elle doublait le pas, s'avançait plus près du fleuve, et, le cou tendu, le corps penché sur les eaux, elle cherchait des yeux le berger. Quelquefois une colline, des arbrisseaux, des rochers l'empêchaient de voir l'autre bord; alors elle chantait pour que Némorin pût l'entendre; mais la modeste bergère, ne voulant être entendue que de lui seul, avait choisi cette chanson:

L'autre jour la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau,
Pleurait et disait à l'écho
Ses chagrins que l'écho répète:
Ah! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie;
Hélas! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportait Annette.

Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais chérir pour la vie ;
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Au moindre son de ma musette
Je te voyais vite accourir,
Aujourd'hui tu m'entends gémir,
Et tu fuis loin de ton Annette.
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie ;
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Estelle était parvenue à l'angle que fait le Gardon ; vis-à-vis de Maruèje ; elle n'avait plus qu'un court trajet pour arriver au pont de Ners, quand elle apperçut des brebis qui paissaient dans la presqu'île formée par le fleuve dans cet endroit. Estelle s'arrête, regarde, et ne découvre ni berger ni chien. Elle continuait sa marche, lorsqu'une de ces brebis se mit à bêler ; aussitôt le mouton d'Estelle se jette à la nage, traverse le fleuve, arrive en bondissant au milieu d'elles, et leur exprime sa joie de les retrouver.

Au mouvement qu'il cause dans le troupeau, le fidèle Médor se presse d'accourir. Bientôt, d'un massif d'azeroliers qui ombrageait une vieille masure, Estelle voit sortir un berger ; c'était lui, c'était Némorin : mais il n'était reconnaissable que pour Estelle. Ses vêtemens étaient en désordre, ses cheveux tombaient sur son front, une pâleur mortelle couvrait son visage ; ses joues flétries étaient sillonnées de larmes, ses yeux éteints regardaient la terre.

Il s'avançait à pas lents, quand le mouton d'Estelle vint à lui. Le berger, surpris, l'exa-

mine, et lève les yeux sur l'autre rive: il voit Estelle immobile, appuyée sur sa houlette, fixant sur lui des yeux attendris.

A cette vue, Némorin jette un cri, et se précipite vers Estelle. Estelle, par un mouvement involontaire, s'avance vers Némorin. Tous deux ne s'arrêtent que lorsque leur chaussure est baignée par les premiers flots; alors ils baissent tristement la vue sur ce fleuve qui les sépare, se regardent sans se parler, et la bergère rompt le silence:

Vous nous avez quittés, Némorin; vous fuyez de notre village où tout le monde vous aime, où l'on croyait que vous vous plaisiez. Quel motif a pu vous rendre votre patrie odieuse? Vous est-il arrivé quelque malheur? ou voulez-vous changer d'amis?

Estelle, lui répond Némorin, si vous connaissez mon cœur, si vous avez la moindre idée du sentiment si profond et si tendre qui l'occupe tout entier, vous devez être bien certaine que ma mort suivra ce départ: mais il fallait vous voir malheureuse, ou le devenir moi-même: je ne pouvais hésiter. Hélas! nous le sommes tous deux: je le crains et je l'espère. . . Pardonnez-moi ce mot, Estelle, il échappe à ma seule tendresse: le malheur n'a point d'orgueil.

Le berger raconte alors tout ce que lui avait dit Raimond, et le dessein formé par ce vieillard de conduire Estelle dans une autre patrie, si Némorin n'eût fait le serment de ne jamais repasser le fleuve. Je le tiendrai ce serment, ajouta-t-il avec force; je connais votre inflexible père; si j'osais le braver, c'est vous qu'il punirait. Ah! qu'il ne doute point de mon obéissance. J'ex-

poserais mille fois ma vie pour mon amour; mais, même pour mon amour, je ne puis exposer Estelle.

La bergère à ces mots lui jette un coup-d'œil de douleur et de tendresse. Bientôt elle lui rend compte de ce qui s'est passé depuis son départ, de l'arrivée de Méril, de son hymen arrêté, du peu d'espoir qu'elle avait en sa mère : mais elle n'osa lui dire que cet hymen devait se faire dans deux jours; elle craignait de mettre au désespoir le berger.

Némorin, en l'écoutant, s'efforçait de paraître calme. Il dévorait les pleurs qui remplissaient ses yeux: il déguisait ses tourmens, de peur d'augmenter ceux d'Estelle, et effectait du courage pour en donner à son amante.

Obéissez, lui dit-il d'une voix entrecoupée, obéissez à votre père, c'est le premier des devoirs : malheur, malheur à l'amour qui rend un cœur moins vertueux ! Méril est digne de votre estime ; le sentiment qu'il a pour vous lui donnera des qualités nouvelles. En vivant auprès d'Estelle, il deviendra sûrement amiable. Vous l'aimerez... Oui, aimez-le... aimez-le, et soyez heureuse... S'il faut, pour que vous le soyez, oublier entièrement Némorin, si mon souvenir peut troubler votre vie, Estelle ... Estelle ... je consens, je souhaite que vous m'oubliez. Cet effort, vous pouvez m'en croire, ne vous coûtera jamais autant que ce mot vient de me coûter.

En disant ces paroles, Némorin se retourne brusquement, cache son visage entre ses deux mains, et gagne à pas précipités l'asile d'où il était sorti. Estelle n'ose le rappeler. La tête penchée sur son épaule, les yeux fixés sur le ber-

ger, elle demeure immobile. Némorin, parvenu près des azeroliers, ne peut s'empêcher encore de tourner ses regards vers Estelle. Il lui tend les bras, il lui crie adieu, répète deux fois cet adieu si triste, et se précipite dans la masure. La bergère demeura long-temps au même endroit; mais il ne parut plus. Décidée au seul parti qui lui restait, elle rappelle son mouton chéri, qui repasse aussitôt le fleuve, et elle reprend le chemin de Massane, en s'arrêtant à chaque pas.

Elle n'avait pas perdu de vue les arbustes qui ombrageaient la masure, quand tout-à-coup, au détour d'une haie, elle apperçoit un jeune homme qui vient lui présenter la main: c'était Méril. Estelle rougit; mais, voulant profiter de cet instant, elle le conduit aussitôt dans un petit bois de lentisques peu éloigné des bords du fleuve, et lui dit en tremblant ces paroles :

Pardonnez, Méril, à une jeune et timide fille qui jusqua'à ce jour a vécu libre et heureuse, d'éprouver un peu d'effroi au moment de se donner un maître. Je ne puis calmer le trouble qui remplit mon cœur; je m'adresse à vous pour le soulager. Mais, avant de vous ouvrir mon âme, comme je le dois, comme je le veux, j'ose vous supplier de me répondre avec toute votre franchise. Avez-vous pour moi de l'amour?

Estelle, lui répond Méril, je vous aime depuis deux ans. La violence que je me suis faite pour ne le dire qu'à votre père a rendu plus forte cette passion. La certitude d'être votre époux vient de la porter à son comble: ce sentiment m'est plus cher, plus nécessaire que la vie: il ne s'éteindra qu'avec elle.

A ces mots, Estelle pâlit, et renferme au fond de son âme l'aveu qu'elle était prête à faire. Elle garda un moment le silence; et s'efforçant de rassurer sa voix: J'estime vos vertus, dit-elle à Méril : mais, avant d'être votre épouse, je voudrais avoir eu le temps de chérir vos qualités. J'ose vous demander, j'ose attendre de vous une grâce que je n'obtiendrais pas de mon père. Différez vous-même notre hymen jusques à son retour de Maguelonne. Mon cœur sera vivement touché de cette marque d'égard ; et, si vous connaissiez ce cœur, vous ne dédaigneriez peut-être pas de lui commander la reconnaissance.

Vous demandez, lui dit Méril, un douloureux sacrifice ; mais, puisque vous le souhaitez, il devient, il est nécessaire. Je vais parler à Raimond, je vais m'efforcer d'obtenir de lui ce qui ne doit coûter qu'à moi. J'ignore le motif de votre demande. Puisque c'est le secret d'Estelle, il est sûrement respectable. Adieu, comptez sur ma parole. Quand on ignore l'art de plaire, il faut du moins savoir obéir.

Méril la quitte aussitôt. Estelle demeure touchée de ses dernières paroles. Le fils de Maurice lui inspire un sentiment de pitié ; mais Némorin, le seul Némorin pouvait lui inspirer de l'amour.

Tandis qu'elle employait les derniers efforts pour se conserver à lui, ce malheureux berger, en proie aux souvenirs cruels, aux réflexions accablantes, sans ami, sans consolateur, s'étonnait que sa vertu ne pût calmer ses chagrins cuisans. Sûr d'avoir rempli son devoir, il s'indignait contre lui-même de ne point éprouver de soulagement.

Revenu sur le bord du fleuve, il ne pouvait détacher ses yeux de la place qu'Estelle avait quittée. Assis sur un quartier de roc, regrettant son bonheur passé, calculant les longues années de son douloureux avenir, il se mit à chanter ces paroles :

C'en est fait, je succombe, ô fortune inhumaine !
J'ai perdu tout espoir de jamais te fléchir.
Hâte au moins mon trépas; quel barbare plaisir
Trouves-tu dans l'horrible peine
Qui, sans donner la mort, fait si long-temps souffrir ?

Est-ce donc là le prix de cette flamme pure
Dont l'austère vertu n'eut jamais à rougir ?
Et toi, que j'ai servi jusqu'au dernier soupir,
Amour, âme de la nature,
J'ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir !

Contre tant de tourmens je n'ai plus qu'un asile.
Comme moi, sans soutien, j'ai vu le faible ormeau
Agité par les vents, déraciné par l'eau,
Tomber : alors il est tranquille ;
J'espère l'être aussi dans la nuit du tombeau.

Némorin cessa de chanter. Une mélancolie profonde s'empara de lui. Fixe, immobile, il regardait l'eau s'écouler avec des yeux mornes et farouches. Il se sentait le plus violent désir de se précipiter dans les flots ; et trois fois il saisit avec force la pierre sur laquelle il était assis, pour ne pas succomber à cette horrible tentation. Enfin, jugeant que ce lieu n'était propre qu'à augmenter son désespoir, il court rassembler son troupeau, se met aussitôt en marche, et, laissant Ners à sa droite, il dirige ses pas vers les montagnes de Vezenobre.

Arrivé près des bois de Meigron, il voit pa-

raître un enfant de treize ans, qui vient, avec des yeux baignés de larmes, lui demander d'une voix lamentable de le sauver d'un grand malheur. Je gardais, lui dit-it, le troupeau de mon père ; mon chien dormait : eh ! le chien d'un berger de mon âge ne devrait jamais dormir ! un loup terrible, sorti du bois, m'a pris mon plus bel agneau, qui s'était un peu éloigné de sa mère. Le loup s'est enfui en l'emportant. La pauvre brebis s'est mise à courir après son agneau : elle va périr avec lui, si vous ne venez pas à son secours ; car je ne suis pas assez grand pour tuer un loup, mais je le suis assez pour aimer ceux qui me rendent service.

Némorin, touché de ces paroles, de la grâce, des pleurs de l'enfant ; Némorin, dont le malheur augmente encore la sensibilité naturelle, saisit un fer de lance qu'il portait dans sa panetière, et qui s'adaptait à sa houlette : il appelle Médor ; et, guidé par l'enfant, vole, s'enfonce dans le bois.

Némorin, l'enfant, Médor, courent sans reprendre haleine ; ils n'apperçoivent ni loup ni brebis. L'enfant, qui excitait toujours le berger, le conduit par des détours jusqu'à une petite colline d'où l'on découvrait la plaine du Gardon et le village de Massane.

A cet aspect, Némorin s'arrête ; il éprouve un transport de joie, comme s'il revoyait sa patrie après une longue absence ; les regards fixés sur Massane, le cœur palpitant d'amour, il cherche la maison d'Estelle, il la distingue, et ses yeux se remplissent de douces larmes. Il éprouve ce qu'il n'espérait plus, une émotion presque agré-

able. Heureux sur cette colline, il forme le projet de s'y établir, d'y bâtir une cabane. O combien les amans sont insensés! combien les malheureux s'abusent! Ce même Némorin, qui fuyait la presqu'île de Ners parce qu'Estelle y était venue, veut demeurer sur la montagne d'où il pourra voir tous les jour sa maison.

Après s'être rassasié de cette vue si chère, le berger se rappelle l'enfant, et se reproche de l'avoir oublié. Décidé à lui donner une de ses brebis pour remplacer celle qu'il a perdue, il le cherche, il l'appelle en vain. Egaré lui-même, il ne savait plus comment rejoindre son propre troupeau, lorsqu'il entend un bruit de sonnette, et reconnaît bientôt ses moutons conduits par l'enfant dont il était en peine.

Rassurez-vous, lui dit cet enfant: tandis que vous étiez ici, votre chien sauvait ma brebis; alors je me suis occupé de vous ramener les vôtres. Les voici: adieu, beau berger; la nuit est proche, il est temps que vous cherchiez une retraite. Notre ferme est trop loin pour vous l'offrir; mais au bas de cette colline vous trouverez le bon Rémistan, qui vous donnera l'hospitalité, et vous rendra tout le bien que vous avez voulu me faire.

En disant ces mots, l'enfant le prend par la main, le fait avancer quelques pas vers l'autre côté de la colline, lui montre le vallon de Rémistan, et disparaît comme un éclair.

Némorin jette les yeux sur ce vallon, et demeure enchanté de cette vue. Dans un espace d'un mille carré environné par des montagnes, il découvre une prairie coupée par plusieurs bou-

quets d'ormes et de sycomores. Une cascade bruyante s'y précipitait du haut d'un rocher, et devenait un ruisseau limpide. Sur ces bords, un petit verger planté des arbres les plus fertiles était fermé par une haie vive d'épine-vinette et de cognassiers. Plus loin, le ruisseau formait un étang, au milieu duquel s'élevait une cabane ombragée de saules. De grosses pierres posées dans l'eau à peu de distance les unes des autres étaient le seul chemin pour y arriver. Un troupeau de moutons paissait au bord de l'étang, et un vieux berger couché sur l'herbe accompagnait avec sa flûte les linottes et les fauvettes.

Némorin descend dans le vallon, traverse la prairie, passe le ruisseau, et s'avance vers le vieux berger. Il était déjà près de lui, lorsqu'il le voit quitter sa flûte et se préparer à chanter. Alors Némorin s'arrête pour écouter ces paroles :

Dans cette amiable solitude,
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempts de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.
Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême
C'est la paix, et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie :
Mes fruits sont doux, mon lait est pur ;
Sous mes pieds la terre est fleurie ;
Le ciel, sur ma tête, est d'azur.
Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage ;
L'arc en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde, où tout l'inquiète,
L'homme est en proie à la douleur;
A peine est-il dans la retraite
Que le calme naît dans son cœur.
De même cette onde en furie
Court dans ces rocs en bouillonnant,
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

Némorin, après avoir entendu le chant du vieux berger, s'approche de lui, le salue, et lui demande l'hospitalité. Rémistan lui fait accueil, lui offre tout ce qu'il possède, et l'invite à le suivre dans sa cabane pour lui présenter du lait et des fruits.

L'amant d'Estelle, conduit par son hôte, passe avec lui sur les pierres de l'étang. Il arrive dans la petite île, où tout ce qu'il voit charme ses yeux. La cabane était bâtie sur un tertre couvert d'arbustes. Des ruches posées à l'entrée étaient environnées de jasmins, de rosiers, d'acacias, qui nourrissaient les abeilles et embellissaient leur demeure. L'intérieur était une grotte tapissée d'une vigne sauvage. Du milieu des pampres jaillissait une source qui tombait près d'un lit de feuilles, s'échappait en murmurant dans un petit canal de mousse, et s'allait jeter dans l'étang. Plusieurs ouvertures pratiquées dans le loc renfermaient de grands vases remplis de lait; d'autres, moins hautes, étaient pleines de fruits rangés dans des corbeilles. Plus loin étaient rassemblés les outils de la culture, les remèdes des brebis malades, les diverses graines du jardinage, tout ce qui est nécessaire à l'homme pour obtenir de la nature les biens qu'elle peut donner.

Que votre sort est digne d'envie! dit Némorin

au vieux berger; vous coulez dans cette solitude des jours innocens et paisibles. Vous n'avez point à souffrir les injustices, les cruautés de vos semblables. Vous possédez les vrais biens; et l'amour, le redoutable amour ne trouble point votre parfait bonheur.

Mon fils, lui répond le vieillard, sois sûr qu'aucun mortel sur la terre ne jouit de ce bonheur parfait. Celui dont le destin semble le plus doux a toujours des peines secrètes. Moi-même, qui remercie chaque matin l'Etre suprême des dons qu'il m'a faits, je mêle quelquefois des larmes à cette source d'eau vive; je gémis..... Ah! s'écria Némorin, vous avez donc aussi perdu votre maîtresse?... A ces mots, qui lui échappent, le vieillard, en souriant, découvre sa tête chauve: Regarde, mon fils, lui dit-il, regarde ces cheveux blancs. Mon âge, qui cause tant d'autres maux, préserve au moins de ceux de l'amour. Je ne pleure plus ma maîtresse, mais je regrette ma patrie; ce sentiment ne s'éteint jamais.

Je suis né sur les bords de l'Isère. Soldat au sortir de l'enfance, j'ai passé mes belles années dans les camps du roi Charles VIII. J'ai fait les campagnes de Naples avec ce brave chevalier, l'honneur du Dauphiné, la gloire de la France, ce Bayard dont les vertus ont plus illustré nos armes que toutes nos victoires en Italie. Libre à la paix, je fus retenu par l'amour dans cette belle contrée. J'aimai long-temps une bergère de Massane... De Massane? dit Némorin.—Oui, mon fils, et j'en fus aimé; mais ses parens la forcèrent de donner sa main à un autre époux. Résolu de la fuir, pour ne pas ajouter à ses

maux, je vins cacher mon désespoir dans cette retraite écartée. Ici, accablé de douleur, mais du moins exempt de reproches, j'employai pour me guérir les secours que le ciel nous donne : la raison, le travail, le temps. Je défrichai ce vallon, je détournai ce ruisseau qui vivifie ma prairie ; mes mains embellirent cette grotte, je plantai ces arbres que tu vois chargés de fruits ; et ce troupeau qui rumine là-bas à l'ombre de ces peupliers vient tout entier de deux agneaux que m'avait donnés ma bergère.

Plus je m'occupai, moins je souffris. Je sus bientôt que ma maîtresse était heureuse avec son époux ; j'en bénis Dieu, et je regardai ce bonheur comme la récompense d'avoir fait mon devoir. Peu à peu le calme revint dans mon âme ; il ne me resta plus de mon ancienne passion qu'un souvenir doux, qui avait du charme, me rendait plus chère ma solitude, et m'attachait à la vie, en me faisant jouir du premier des biens, de l'estime de moi-même. Tranquille dans ce vallon, où j'ai tout créé, où j'ai tout vu naître, rien ne manquerait à ma félicité, sans un désir qui la trouble sans cesse.

Je suis vieux, j'approche du terme ; je voudrais, avant d'y parvenir, revoir encore mon village, les champs où je fus élevé, la maison qu'habitait ma mère. Je ne l'y trouverais plus ; mais j'irais pleurer sur sa tombe, mais je reconnaîtrais la place où, enfant, je la voyais filer. Ce besoin pressant de mon cœur se fait sentir tous les jours davantage, sans que je puisse espérer de le voir jamais satisfait. Seul, sans parent, sans ami, comment abandonner mon troupeau, ma

cabane, tous mes biens? Comment m'exposer à perdre dans un moment ce qui m'a tant coûté d'années? Qui prendrait soin de mon verger, de mes brebis, pendant mon absence? Quel serait l'aimable pasteur qui s'en chargerait jusqu'à mon retour?

Mon père, répond Némorin, je croyais mon âme fermée au plaisir; mais celui de vous écouter, et l'espoir de vous être utile, viennent de la ranimer. Je garderai vos brebis, vos ruches, votre cabane, pendant le temps que vous irez revoir encore votre patrie. J'ai aussi un troupeau; dans ce moment il est dispersé sur cette haute montagne. Permettez-moi de le faire entrer dans ce vallon, de le mêler avec le vôtre. Mes soins et ma tendresse les confondront. A votre retour, vous me rendrez le mien, et le bonheur dont vous aurez joui ne m'aura que trop payé d'un aussi faible service.

Ah! j'y consens, reprend le vieux pasteur; mais j'exige un serment de toi. Jure-moi, par ce que tu chéris le plus, que tu ne quitteras pas ce vallon avant que je sois revenu; et si je reste plus de deux ans, si la mort me surprend dans ma longue route, honore-moi en acceptant cette grotte, ce troupeau, ce vallon que j'ai cultivé dans l'espoir de le laisser à un berger vertueux. Je t'ai trouvé: sois mon héritier.

Némorin voulut s'opposer à la volonté du vieillard; sa résistance fut vaine. Rémistan, avec la pointe de son couteau, grava sur un morceau d'écorce la donation faite à Némorin. Ce berger, à son tour, lui jura, par la bergère qu'il adorait et qu'il ne voulut pas nommer, de ne

point quitter le vallon avant les deux ans expirés. Cependant, ajouta-t-il, je demande qu'il me soit permis de monter tous les jours sur cette montagne. Rémistan eut de la peine à l'accorder; mais à la fin il céda, et courut chercher à l'instant le troupeau de son jeune ami.

Tous deux le firent entrer dans le vallon; ensuite le bon vieillard établit Némorin dans la grotte. Il l'instruisit des principaux secrets qu'une longue expérience lui avait appris sur le soin des brebis, sur la culture des arbres. Il y joignit des conseils pour le bonheur, ou du moins pour le repos de la vie; et, sans lui faire aucune question indiscrète, sans avoir l'air de pénétrer la cause de sa douleur, il sut mêler dans tous ses discours les consolations les plus propres aux maux qu'il lui voyait souffrir.

Après avoir ainsi passé une partie de la nuit, le solitaire et le berger se couchèrent sur le même lit de feuilles. La fatigue du jour précédent endormit Némorin. Alors Rémistan se leva, sortit de la grotte avec précaution; et, sans attendre l'aube du matin, il se mit en marche à l'heure même.

LIVRE TROISIÈME.

Le véritable amour ne peut exister sans l'estime; mais l'estime la plus parfaite ne suffit pas pour l'amour. Cette passion si douce et si violente, source de plaisirs et de peines, de tourmens et de délices, cette flamme qui consume et fait vivre, ne s'allume jamais qu'une fois. Les âmes pures savent l'immoler à la vertu, et donner ensuite au devoir tout ce qui dépend encore d'elles. Mais cet attrait, ce charme irrésistible, cet élan rapide de toutes les pensées, de tous les sentimens vers un seul objet; ces craintes terribles, ces vives espérances, et ces profondes douleurs pour un regard de colère, et ces ravissemens inexprimables pour un serrement de main, on ne les éprouve plus; ils sont passés avec le premier amour. Le cœur n'en est plus susceptible; c'est le lis coupé sur sa tige, la plante vit encore, mais ne produit plus de fleurs.

Il n'était pas au pouvoir d'Estelle d'avoir de l'amour pour Méril. Elle n'en rendait pas moins justice à ses qualités. Certaine que l'estimable jeune homme tiendrait la promesse qu'il lui avait faite, elle craignait que son père ne voulût pas consentir à différer son hymen. Pour donner le temps au fils de Maurice de persuader Raimond, elle passa tout le jour dans la vallée avec Rose, et ne ramena que tard son troupeau. Un tremblement la saisit en rentrant dans sa maison. Méril l'attendait à la porte : Rassurez-vous, lui

dit-il, j'ai travaillé contre moi. Il n'eut que le temps de prononcer ces paroles, Marguerite et Raimond parurent.

Estelle, dit le vieillard, j'avais résolu de vous unir à Méril avant d'aller à Maguelonne, où j'ai à m'acquitter d'une dette avec un berger des rives du Lez. Votre époux, qui ne veut pas être aimé par devoir, demande le temps de vous plaire. Je partirai donc avant ce mariage : pendant les deux semaines que durera mon absence, Méril demeurera chez Prosper, vous verra tous les jours, et se fera sans doute aimer. Dès le lendemain de mon retour votre hymen s'achèvera, sans qu'aucun prétexte, ma fille, puisse reculer un moment qui sera le plus beau de ma vie.

Tandis que Raimond parlait, Estelle regardait sa mère, et lisait dans ses yeux attendris qu'elle partageait tous ses sentimens. Méril prit la main d'Estelle, et, la serrant doucement, lui dit d'une voix tremblante : Quinze jours suffiront-ils pour obtenir dans votre cœur la place que je voudrais y occuper? Hélas! lui répondit Estelle, dès aujourd'hui la reconnaissance vous la donne dans mon estime. Raimond entendit ces mots, se retourna vers sa fille, et l'embrassa. Cette caresse, à laquelle Estelle n'était point accoutumée, lui fit verser des larmes de joie; elle osa même presser son père contre son sein. Le vieillard, qui sentit les pleurs d'Estelle baigner sa chevelure blanche, l'embrasse une seconde fois; et, détournant la tête pour cacher son émotion, il lui dit: Ma fille, je suis content.

Pendant le reste de la soirée, Méril, sans perdre de vue Estelle, ne l'importuna point de son

amour. Raimond lui marqua plus ne tendresse, plus de confiance, et lui rendit compte des vignes, des oliviers, des troupeaux qu'il lui donnait pour sa dot. Il conseillait à Méril de vendre ses biens de Lézan, et de venir s'établir à Massane, afin, disait-il, de ne pas vivre un jour seul loin de sa fille chérie. Marguerite l'écoutait avec transport; Méril consentait à tout: la pauvre Estelle, le cœur gonflé de soupirs, s'efforçait de remercier son père et de sourire à sou époux.

Le lendemain, avant l'aurore, Estelle et sa mère préparaient tout pour le voyage de Raimond. Marguerite avait cousu dès la veille, dans une ceinture de peau, les pièces d'or que Raimond devait porter à Maguelonne. Estelle avait rempli de provisions un sac de cuir, que deux bergers attachèrent sur la mule du maître. Méril les aidait, en regrettant de ne pas suivre le vieillard. Mon fils, lui dit Raimond, je te laisse avec ta femme et ta mère. C'est en restant auprès d'elles que tu m'es le plus utile; c'est en vous aimant réciproquement que vous me prouverez si vous m'aimez.

En prononçant ces mots il monte sur sa mule; et, sans vouloir qu'aucun de ses valets l'accompagne, il prend la route de Maguelonne.

Méril le suivit des yeux aussi long-temps qu'il put le voir. Ensuite, se retournant vers Marguerite et vers Estelle: J'ai perdu mon protecteur, leur dit-il; à présent qu'il est parti, personne ne m'aimera. Estelle et sa mère furent touchées de l'air sensible dont il dit ces paroles. Marguerite le rassura. Méril osa demander à

Estelle la permission de la suivre quelquefois à la vallée ; elle ne put la lui refuser.

Depuis ce moment l'amoureux Méril, sans fatiguer Estelle de ses assiduités, employa près d'elle ces soins délicats qui gagnent toujours un cœur tendre, lorsque ce cœur ne s'est pas donné. Trop clairvoyant pour ne pas s'appercevoir qu'un chagrin profond dévorait Estelle, il cherchait à l'en distraire, sans chercher à la pénétrer. Chaque jour une fête nouvelle avait Estelle pour objet ; chaque jour une douce surprise la forçait à la reconnaissance. Si la bergère parlait d'un site qui lui semblait agréable, le lendemain, elle y trouvait une cabane qui portait son nom. Si de beaux agneaux attiraient d'elle un éloge, le soir les agneaux étaient dans sa bergerie. Méril prodiguait son or pour augmenter, pour embellir les champs, les possessions d'Estelle. Il s'efforça même d'acquérir les talens qu'elle aimait, et parvint à composer cette chanson, qu'il alla graver sur un hêtre :

J'aime, et je ne puis exprimer
Mes vœux, mon respect, ma tendresse ;
Je ne puis chanter la maîtresse
Qu'il m'est si facile d'aimer.

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,
Je n'aurai dit rien de nouveau ;
Ce n'est un secret que pour elle.

Si je parle de ses vertus,
Amis, parens, tout le village,
En ont parlé bien davantage,
Et les malheureux encor plus.

Si, plus hardi, j'ose entreprendre
De lui dépeindre mes tourmens;
Mon cœur abonde en sentimens;
Mais mon esprit ne peut les rendre.

Taisons-nous, craignons d'offenser
La beauté pour qui je soupire,
Et cessons de si mal lui dire
Ce que je sais si bien penser.

C'étaient les premiers vers qu'avait faits Méril. Estelle les lut, et sourit; Méril se crut le plus heureux des hommes.

Il se trompait: la constante bergère n'était occupée que de Némorin. Tous les jours, avec son amie, elle conduisait son troupeau du côté de Ners. Dès qu'elle arrivait au pont, elle s'arrêtait, s'asseyait au bord du fleuve, et Rose allait sur l'autre rive s'informer du pasteur exilé. Rose revenait quelques heures après; son air triste annonçait de loin l'inutilité de sa course. Alors la bergère pleurait, alors elle s'imaginait que Némorin s'était précipité dans le fleuve. Tous les efforts, toutes les consolations de Rose ne pouvaient éloigner cette idée. L'approche du funeste hymen mettait le comble aux tourmens d'Estelle. Toute espérance etait perdue! Raimond devait revenir le lendemain.

Ce jour, qu'Estelle croyait être le dernier de sa liberté, elle se leva dès l'aurore, alla chercher son amie; et gagnant toute deux la vallée: Ma chère Rose, lui dit-elle, demain il ne me sera plus permis de m'occuper de Némorin; demain je ne pourrai plus prononcer ce mon chéri: profitons du moins, mon amiable amie, des derniers momens qui me restent. J'ai commencé plus tôt

la journée pour te parler de lui plus long-temps. Viens avec moi là-bas, vers ces deux aliziers qui ombragent cette fontaine couverte d'iris et d'adiante. C'est là que, pour la première fois après la défense de mon père, il osa venir m'aborder; c'est là....Je ne veux te le dire que lorsque je serai à la même place.

Alors elles marchèrent vers la fontaine en gardant toutes deux le silence. Dès qu'elles y furent arrivées, Estelle reprit avec un soupir:

Nous étions bien jeunes encore: c'etait peu de temps après sa victoire sur Hélion. Tiens, ma Rose, j'étais assise là, appuyée contre cet arbre. Je filais ma quenouille, et je pensais à lui. Mon fil s'était cassé, mon fuseau était par terre, je ne songeais pas à le ramasser. Tout à coup je le vois paraître....Il venait par là....Il portait à deux mains son chapeau, dans lequel était un nid de fauvettes. En m'abordant, il se mit à genoux, me présenta le nid, et chanta une chanson que je n'ai jamais oubliée. Ecoute-la, je veux te la dire. Je pleurerai peut-être en la chantant; mais ces larmes ne font pas de mal: d'ailleurs n'ai-je pas besoin de m'accoutumer aux larmes?

A ces mots, la bergère embrassa Rose, la tint un moment serrée contre son sein; puis s'efforçant de retrouver sa voix: Mets-toi là, dit-elle; c'est là qu'il était, et voici ce qu'il me chanta:

Ce matin, dans une bruyère,
J'allais dénicher ces oiseaux,
Quand un vieux berger en colère
Est venu me dire ces mots:

Méchant, ton adresse cruelle
Mériterait qu'on la punit.
J'ai répondu: C'est pour Estelle;
Le vieux berger plus rien n'a dit.

Des petits la mère tremblante
Me suit dans le bois, dans le champs,
Elle crie, elle se lamente,
Et me demande ses enfans:
Rends-les moi, rends-les moi, dit-elle;
De mes amours, c'est le doux fruit.
J'ai répondu: C'est pour Estelle;
La fauvette plus rein n'a dit.

Heureux oiseaux, à ma bergère,
Dans vos chants, peignez mon ardeur;
Hélas! une loi trop sévère
M'interdit un si doux bonheur.
Némorin, timide et fidèle,
Craint Raimond, se cache et gémit;
Son cœur parle toujours d'Estelle,
Mais sa bouche plus rien ne dit.

En s'entretenant ainsi, les deux bergères passèrent la journée à la fontaine des aliziers. Le discret Méril, respectant leur solitude, n'osa venir les troubler. Le soir elles regagnèrent de bonne heure la maison, comptant que Raimond était de retour.

Il n'était point arrivé. Marguerite veilla toute la nuit en attendant son époux. Le soliel se leva sans que Raimond parût, il se coucha sans qu'on le revît. Marguerite versait déjà des larmes; Méril parlait d'aller à sa rencontre; Estelle, inquiète pour l'auteur de ses jours, oubliait son funeste hymen pour souhaiter le retour de son père.

Après trois jours d'une inutile attente, Méril,

impatient, veut aller à Maguelonne. Il s'arme d'un bâton ferré, se fait suivre d'un de ses valets, dit adieu à Marguerite, à sa fille, et promet de ne revenir qu'avec Raimond.

Il part. La triste Marguerite reste avec Estelle et l'aimable Rose. Tous les soirs, la mère et ses deux filles (c'est ainsi qu'elle les appellait) vont attendre Raimond sur la route. Chaque jour elles avancent plus loin; et, quand la nuit couvre la terre, elles reviennent fatiguées, mais ne se livrent au sommeil qu'après avoir adressé une fervente prière à Dieu pour qu'il veille sur les voyageurs.

Au moment de cette pieuse occupation, elles entendent aboyer les chiens; Estelle se précipite à la porte: c'était le valet de Méril. Il était seul, et portait une lettre. Il la présente d'un air qui glace d'effroi la mère et la fille. Marguerite tremble en rompant le cachet. Estelle et Rose l'écoutent; elle lit ce fatal billet:

Méril à Marguerite.

"Préparez toutes les forces de votre âme: je viens la frapper du plus rude coup.

"La guerre s'est rallumée entre le roi d'Aragon et notre bon roi. Des pirates catalans sont venus surprendre Maguelonne. Ils ont égorgé les habitans, pillé, embrasé les maisons; et, remontant sur leurs vaisseaux à l'approche de nos communes, ils n'ont laissé que des cendres. Mon malheureux ami était dans la ville la nuit de cet affreux carnage. Le peu de citoyens échappés

aux ennemis est revenu depuis leur départ. Raimond n'a point reparu. J'ai cherché, j'ai demandé partout Raimond. Je n'ai plus d'espoir de le retrouver. Tous les morts étaient inhumés quand je suis arrivé à Maguelonne.....Que ne le suis-je moi-même auprès du corps de mon ami!

" Adieu, sage Marguerite; songez qu'il vous reste une fille pour laquelle il faut que vous viviez. Il ne me reste rien à moi : aussi je vais dans un désert; je vais attendre, loin de vous, que la mort me rejoigne à Raimond. C'est le seul moyen qu'ait mon cœur de ne plus fatiguer de sa constance celle à qui je n'ose dire adieu."

Marguerite s'évanouit à la lecture de cette lettre. Estelle, fondant en larmes, s'empressait de la rendre à la vie; Rose les secourait toutes deux. Enfin Marguerite reprit ses sens; mais les pleurs ne la soulageaient point encore. Sa douleur profonde et muette ne pouvait pas sitôt s'exhaler. Après un long et morne silence, elle fit demander l'envoyé de Méril pour l'interroger elle-même sur les détails de son malheur. Cet envoyé n'était plus à Massane: son maître lui avait ordonné d'aller sur-le-champ à Lézan vendre ce qui lui restait de bien. Méril, décidé à ne plus revoir sa patrie, voulait aller finir ses jours dans un terre étrangère.

L'inconsolable Marguerite pensa mourir de sa douleur. Estelle lui prodigua ces soins si doux pour les âmes sensibles, et qu'elles seules savent rendre. Sans lui parler de consolations, elle avait l'art de lui en offrir. Au désespoir elle-même d'avoir perdu l'auteur de ses jours, en mêlant ses larmes à celles de sa mère, elle finis-

sait par les essuyer. Tout ce que la tendresse la plus délicate peut imaginer, peut mettre en usage, fut employé par Estelle. Le ciel la récompensa en lui conservant sa mère ; mais jusqu'au jour où elle fut certaine d'avoir ramené un peu de calme dans cette âme déchirée, la vertueuse bergère s'interdit de songer à Némorin.

Après deux mois donnés à ces soins pieux, Estelle permit à son cœur de s'occuper de son amour. Rien ne pouvait plus le contraindre. Méril, en s'expatriant, avait renoncé lui-même à ses droits. Marguerite était loin d'apporter des obstacles à une félicité qui seule pouvait soulager ses maux. L'aurore d'un heureux avenir commençait à luire aux yeux de la bergère ; il ne fallait plus que retrouver celui qu'elle aimait.

Marguerite fut la première à lui en parler ; Estelle rougit et l'embrassa. La bonne mère aussitôt envoya ses serviteurs sur les traces de Némorin. Estelle et Rose le cherchèrent dans les montagnes de Lédignan, dans les bois de Saint-Nazaire ; elles vinrent même jusqu'au vallon de Florian, s'approchèrent des bords du Vidourle, et firent retentir du nom de Némorin les roches désertes de Couta. Toutes leurs courses furent vaines, nulle part on n'avait vu le berger. Les deux amies revenaient chaque soir plus affligées près de la bonne Marguerite, qui les consolait à son tour.

Un jour qu'Estelle et sa fidèle Rose s'étaient égarées du côté de Cardet, et que, fatiguées d'une longue marche, elles s'étaient assises sous un térébinthe, Estelle, en regardant de loin les cabanes du hameau, commença cette chanson :

Ah! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami; rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois;
Si les accens de sons hautbois
Rendent la bergère plaintive,
C'est encor lui : rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaîté fait toujours sourire;
C'est encor lui : rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère;
Oh! c'est bien lui, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.*

---

* Voici la chanson d'Estelle, dans la langue que parlait cette bergère :

Aï! s'avé din vostre villagé
Un jouïn' é téndre pastourel,
Qué vous gagn' au premié cop d'iel,
E piei qu'à toujour vous éngagé;
Es moun ami : rendé lou mé.
Aï soun amour, el a ma fé.

Sé sa voix pléntiv' é doucéto
Faï soupira l'éco d'aôu boï,
E sé lou soun de soun aoûboï
Faï soungea la pastouréléto;
Es moun ami : rendé lou mé;
Aï soun amour, el a ma fé.

Estelle n'avait pas fini sa chanson, lorsqu'un enfant de treize ans, qui l'écoutait sans être vu d'elle, sort d'un bosquet peu éloigné, et lui dit d'une voix émue : Je le connais celui que vous cherchez ; suivez-moi, je vais vous rendre Némorin.

La bergère, à ce nom, ne peut retenir un cri de joie ; elle serre la main de Rose, remercie l'enfant le plus doucement qu'il lui est possible, et toutes deux suivent le jeune guide.

Hilaric, c'était le nom de l'enfant, les conduit vers les bords du fleuve, détache une barque qu'un lien d'osier retenait, y fait entrer les deux bergères, saisit l'aviron, et les passe de l'autre côté.

Rose avait peur, Estelle la rassurait. L'enfant marche avec elles vers les bois de Maigron : elles font plusieurs détours, montent, descendent quelques collines, et trouvent enfin un sentier étroit qui les conduit au vallon de Rémistan ; lieu charmant, mais lieu d'exil, où le fidèle Némorin passait les nuits à pleurer sa maîtresse, et les jours sur la montagne à regarder de lion sa maison !

Sé, quan n'aouso pas ren vous diré,
Sa guignado vous atténdris ;
Piei, quan sa bouqueto vous ris,
Sé vous déraub' un dous souriré ;
Es monn ami ; rendé lou mé ;
Ai soun amour, el a ma fé.

Quan lou paôuret s'én vén pécaire,
En roudan proucho soun troupel,
Li diré : Baila m'un agnel,
Sé li lou bail' embé la maire ;
Ai qu'es ben el ! rendé lou mé ;
Ai soun amour, el a ma fé.

Les derniers rayons du soleil n'éclairaient plus que le sommet des coteaux, lorsqu'Hilaric et les deux bergères arrivèrent dans cette vallée. Estelle promène des regards inquiets sur la cabane, sur le verger, sur les bords du tranquille étang: elle ne voit point Némorin; mais elle apperçoit de loin son troupeau, et reconnait le fidèle Médor. A cette vue, des larmes de joie coulent de ses yeux, son cœur palpite avec tant de vitesse, qu'elle est obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un peuplier. Des caractères étaient tracés sur l'écorce; Estelle lit ces paroles:

Arbre charmant qui me rappelle
Ceux où ma main grava son nom;
Ruisseau limpide, beau vallon,
En vous voyant, je cherche Estelle.
O souvenir cruel et doux!
Laissez-moi; que me voulez-vous?

Si quelquefois, sous cet ombrage,
Mes yeux succombent au sommeil,
Je la vois; mais l'affreux réveil
M'enlève une si chère image.
O souvenir cruel et doux!
Laissez-moi: que me voulez-vous?

Insensé! quel est mon délire!
Je ne vis que par mes regrets.
Ah! si je les perdais jamais,
Que mon cœur serait prompt à dire:
O souvenir cruel et doux!
Revenez; pourquoi fuyez-vous?

Estelle essuyait ses yeux pour recommencer à lire ces vers, lorsqu'Hilaric découvre Némorin qui descendait la montagne par le même chemin où ils étaient arrêtés. Estelle s'enfonce aussitôt dans un massif de coudriers; Rose et l'enfant se

cachent avec elle; et la bergère tremblante observe d'un œil humide tous les mouvemens du berger.

Il descendait en silence, la tête baissée, tenant dans ses mains un ruban vert qu'Estelle lui avait autrefois donné. Il s'arrêtait d'espace en espace, regardait ce ruban, le baisait, et continuait son chemin. Quand il fut arrivé près du lieu où les bergères étaient cachées, il fixa long-temps ce ruban, et tout à coup détournant la tête: Pourquoi chercher, s'écria-t-il, à augmenter mes maux par le souvenir d'un bonheur passé? Pourquoi conserver encore les gages cruels d'un amour qui jamais ne doit être heureux? Je ne veux plus te voir, fatal ruban, dont la couleur m'a trompé: va loin de moi, va pour toujours avec mes fausses espérances.

A ces mots il jette le ruban, et il paraît plus tranquille; mais le souffle du zéphyr emportant le ruban vers les coudriers, Némorin s'élance pour le reprendre; Estelle, plus prompte, le saisit, et le présentant au berger: Il ne vous a pas trompé, dit-elle, puisqu'Estelle vous aime toujours.

Némorin, interdit, n'en peut croire ses yeux: il demeure sans mouvement. Tout à coup il jette un grand cri, tombe à genoux, et tend les bras vers Estelle.

La bergère, serrant sa main, le relève avec un doux sourire. Oui, lui dit-elle, c'est moi, nous n'avons plus de maux à craindre. Levez-vous, Némorin, levez-vous, notre bonheur va commencer.

Rose accourt avec Hilaric. Rose confirme au pasteur l'assurance d'une félicité qu'il regarde

encore comme un songe ; et lorsque l'heureux Némorin est enfin en état de les entendre, toutes deux le mènent au pied du peuplier, où il s'assied au milieu d'elles.

C'est là qu'Estelle lui raconte les événemens qui se sont passés. Elle donne de nouveaux pleurs à la mémoire de son père, et Némorin n'a pas besoin de réflexion pour repousser loin de son cœur le moindre sentiment d'une joie qui aurait offensé sa bergère.

Dès qu'elle a fini son récit, Rose veut qu'à l'instant même le pasteur revienne à Massane. Némorin baisse les yeux, et les relevant tristement vers Estelle: Mon bienfaiteur, lui dit-il, le vénérable Rémistan m'a fait jurer de l'attendre ici. Ce bon Rémistan m'a comblé de biens, lorsque, forcé de renoncer à vous, il ne me restait rien sur la terre. Dois-je manquer à mon ami ? Dois-je violer un serment consacré par le nom d'Estelle ?

Estelle, affligée et surprise, n'ose prescrire à Némorin de manquer à sa promesse. Rose cherchait des raisons, quand Hilaric souriant: C'est de moi, dit-il, de moi seul que dépend votre bonheur. Ecoutez, et rendez-moi grâce.

Il y a trois mois à peu près que j'étais sur cette colline, prenant des oiseaux au filet, quand le vieux Raimond, votre père, vint me prier de le conduire au vallon de Rémistan. Je quittai mes appeaux ; je guidai le vieillard, non sans remarquer pendant le chemin qu'il était triste et rêveur. Nous trouvâmes le bon Rémistan tressant des corbeilles d'osier à cette place où nous sommes. Raimond, après l'avoir salué, me de-

manda de les laisser seuls. Ce mot éveilla ma curiosité; et, faisant semblant de m'éloigner d'eux, je revins, pour les entendre, me cacher dans ces mêmes coudriers. C'était mal fait, j'en conviens; mais ma faute vous est utile.

Raimond commença par raconter au solitaire votre passion pour Estelle, ses projets de la marier avec Méril, et la promesse faite par vous de passer pour toujours le Gardon. J'admire et je plains Némorin, ajouta-t-il d'un ton touché. Je lui ravis sa maîtresse, je l'exile de son pays; je veux du moins rendre doux cet exil; mais Némorin refuserait mes dons, il faut qu'ils passent par vos mains. J'y trouverai le double plaisir de faire du bien et d'être ignoré.

Je sais, poursuivit-il, que depuis long-temps vous êtes tourmenté du désir de retourner dans votre patrie. Vous m'avez fait offrir plusieurs fois de me vendre ce beau vallon: mettez-y vous-même le prix; je vais le payer à l'instant, pourvu que vous trouviez un moyen de faire accepter à Némorin ce faible dédommagement de tous les maux que je lui cause, et que vous ayez assez d'adresse pour obtenir de lui le serment qu'il ne sortira de long-temps d'ici.

Tel fut le discours de Raimond. Les deux vieillards méditèrent ensemble la manière de vous attirer dans ce vallon; ils convinrent de se servir de moi. Raimond me rappella bientôt; et, sans m'instruire de ses desseins que je savais, il m'envoya sur vos traces, avec promesse de me donner quatre agneaux, si je parvenais à vous amener dans ces lieux.

Je vous cherchai, je vous découvris dans la

presqu'île de Ners, et vous observai, sans être vu, le jour où Estelle vint vous parler. Le lendemain je vous suivis; je feignis d'avoir besoin de votre secours, et je vous conduisis ainsi jusqu'aux lieux où l'on voulait que vous vinssiez; Rémistan a fait le reste. Raimond me donna les quatre agneaux promis, en me recommandant le silence, que j'ai fidèlement gardé. Aujourd'hui j'ai entendu gémir Estelle; j'ai voulu finir ses chagrins, et j'ai pensé que la mort de Raimond me dégageait d'un secret qui vous rendait si malheureux.

Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin l'embrasse mille fois. Ami, lui dit-il, puisqu'ils sont à moi, ce vallon, ce verger, ce troupeau, je te les donne dès ce moment. Qu'ai-je besoin de rien posséder, puisque je vais vivre auprès d'elle?

Estelle, en approuvant le don de Némorin, parle long-temps avec complaisance de la bonté de son père; son amant ajoute à ces éloges; et ces deux cœurs vertueux, oubliant leurs maux passés, donnent ensemble des larmes à la mémoire de leur ancien persécuteur.

Cependant la nuit étendait ses voiles, il était temps de regagner Massane. Némorin part avec Estelle et Rose. Arrivés sur le bord du Gardon, ils trouvent des pêcheurs qui les passent à l'autre rive; de là ils n'ont qu'un court trajet jusqu'au village.

LIVRE QUATRIÈME.

Il faut l'avoir connu, l'affreux malheur de vivre loin de ce qu'on aime, pour pouvoir se faire une idée des ravissemens qu'éprouve notre âme lorsqu'on lui rend le bien qu'elle avait perdu. Il faut avoir répandu les larmes améres de l'absence pour sentir toute la volupté des douces larmes du retour. Je te plains, malheureux amant qu'un sort cruel a forcé de quitter l'objet de tes vœux. Chaque pas que tu fais ajoute à tes maux; chaque heure te rappelle un plaisir perdu; tu calcules avec désespoir tous les instans qui s'écouleront avant la fin de ton exil; tu crois les abréger en les recomptant. Tu portes sans cesse les yeux sur le chemin qui conduit aux lieux où tu laissas ton cœur; tu le mesures avec effroi; et le voyageur que tu découvres sur cette route te semble jouir d'un destin plus heureux que celui des rois. Je te plains; mais que tu seras digne d'envie le jour où tu revoleras vers elle, le jour où, reconnaissant de loin sa maison, tu la verras à sa fenêtre attendre l'heureux instant qui doit payer tant de chagrins. Ah! cet instant.... s'il se prolongeait, tu ne pourrais le supporter; ton âme, qui trouva de la force contre les maux, serait accablée de tant de bonheur.

Némorin l'éprouvait en traversant le fleuve, en se retrouvant dans cette vallée qu'il n'avait plus espéré de revoir; en songeant qu'il allait vivre

auprès d'Estelle, l'aimer, le dire hautement, et la posséder avant peu de mois. Cette idée, cette espérance, l'émotion qu'il ressentait, lui ôtaient presque la raison. Il marchait en silence, tenant le bras de sa bergère, le serrant sans cesse contre son cœur, et ne pouvant exprimer son ravissement qu'en pressant contre ses lèvres la main de Rose et de sa maîtresse.

La nuit était tout-à-fait fermée lorsqu'ils arrivèrent à Massane. Marguerite, inquiète de sa fille, avait envoyé des bergers, avec des pins allumés, pour chercher Estelle qu'elle croyait égarée. Le plaisir qu'elle ressentit en la voyant paraître avec Némorin, fut le premier qu'elle eût éprouvé depuis le trépas de Raimond. Elle embrasse le jeune berger, joint sa main à celle de sa fille: Son cœur t'a choisi, lui dit-elle; ce cœur et le mien ont toujours été d'accord. Sois son époux, Némorin; et puisses-tu la rendre heureuse autant qu'elle est aimée de sa mère!

Estelle et Némorin tombent aux pieds de Marguerite. Cette bonne mère les bénit; puis les relevant avec tendresse: Mes enfans, leur dit-elle, j'attends de vous une grâce. Trois mois sont à peine écoulés depuis la mort de mon digne époux. Permettez-moi de différer votre mariage jusqu'à la fin des six premiers mois. Je sais bien qu'à cette époque ma douleur sera la même, mais mon deuil paraîtra moins grand. D'ailleurs, malgré mon amitié pour Némorin, la seule idée qu'il n'était pas le choix de mon époux, semble me prescrire ce retard. Pardonnez-le moi, mes enfans; la décence l'exige, et mon cœur le demande.

En disant ces mots, Marguerite s'attendrit, les deux amans la consolent, et promettent de ne point parler d'hyménée avant les six mois expirés. Némorin, après avoir cent fois remercié Marguerite, Estelle, Rose; Némorin, transporté de joie, retourne dans son ancienne cabane, et se livre à la douce espérance que rien ne peut désormais s'opposer à son bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, il était à la vallée. Estelle et Rose ne tardèrent pas à l'y suivre. Toutes deux s'arrêtèrent de loin pour considérer le berger allant d'arbre en arbre reconnaître les anciens chiffres qu'il avait gravés. Il imprimait ses lèvres sur ceux qu'il retrouvait; il écrivait de nouveau ceux que le temps avait détruits. Némorin, ivre d'amour, ne pouvait se lasser de revoir ces lieux. Il promenait des yeux attendris sur tous les objets qui l'environnaient: il y revenait sans cesse, et leur adressait ces paroles:

Je vous salue, ô lieux charmans,
Quittés avec tant de tristesse!
Lieux chéris où de ma tendresse
Je vois partout les monumens!

Lorsqu'une sévère défense
M'exila de ce beau séjour,
J'en partis avec mon amour,
Et j'y laissai mon espérance.

J'ai retrouvé, dans d'autres lieux,
Des eaux, des fleurs, et de l'ombrage,
Mais ces fleurs, ces eaux, ce feuillage,
N'avaient point de charme à mes yeux.

On n'est bien que dans sa patrie;
C'est là que plaisent les ruisseaux;
C'est là que les arbres, plus beaux,
Donnent une ombre plus chérie.

Qu'il est doux de finir ses jours
Aux lieux où commença la vie !
D'y vieillir près de son amie,
Sans changer de toit ni d'amour !

L'on était alors au commencement de l'été; tous les troupeaux de la plaine devaient, selon l'antique usage, quitter bientôt les bords du fleuve, pour aller chercher dans les montagnes un ciel moins brûlant et des pâturages plus frais. Les seules brebis d'Estelle formaient un immense troupeau. Un maître était nécessaire pour veiller, dans un pays étranger, sur les pasteurs qui le conduiraient. Tant que Raimond avait vécu, il avait toujours fait ce voyage. Marguerite exigea que Némorin le fît à sa place.

C'est à toi, mon fils, lui dit-elle, de conserver le bien de ton épouse. D'ailleurs ton retour ici, ta passion pour Estelle, l'assiduité que tu ne pourrais t'empêcher de lui marquer, donneraient prétexe à la calomnie. Il faut t'éloigner, Némorin. Conduis nos troupeaux à la montagne; tu reviendras à l'automne; le deuil d'Estelle sera fini: sa main te récompensera du sacrifice que je t'impose.

Cette résolution de Marguerite perça le cœur des deux amans; mais ils en sentirent la nécessité. La bergère elle-même, malgré la douleur que lui causait la seule idée de se séparer encore de Némorin, la bergère l'exigea de lui; et le malheureux pasteur, toujours soumis aux volontés d'Estelle, n'osa plus se plaindre dès qu'elle eut parlé.

L'instant du départ des troupeaux est une

époque célèbre dans le pays qu'Estelle habitait. On s'y prépare dès long-temps. Chaque fermier, chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre ; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne, leur donne ses ordres, ses conseils, leur fournit des armes et des provisions. Le jour, le moment sont fixés pour que tous les troupeaux d'un village se réunissent dans le même lieu. C'est de là qu'ils partent ensemble.

La marche est ouverte par les chèvres, troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée, bondit, s'écarte, revient, choisit les chemins les plus difficiles, s'élance au sommet des rochers, s'y arrête pour brouter l'extrémité de la verdure, ne redoute ni berger ni chien, et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles viennent les beliers, dont on a découpé la toison pour les peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité s'augmentent encore par ces ornemens. Ils marchent suivis des chiens armés de colliers brillans dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillans, soumis et fidèles, cèdent le pas aux beliers quand il n'y a point de danger à craindre, mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux on voit s'avancer les jeunes moutons et leurs mères ; troupe innombrable, dont les sonnettes accompagnent les bêlemens des brebis, les aboiemens des chiens, les chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs

plus beaux habits, ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes, un air guerrier vient se mêler à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitans des hameaux, ils s'avancent en jouant des airs auxquels on répond par des applaudissemens. Les bergères sont sur leur passage : plusieurs d'entre elles versent des larmes; toutes font des vœux pour leur prompt retour ; toutes, se tenant par la main, suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :

LES BERGERS.

Adieu, charmantes bergères ;
Nous quittons ces beaux climats ;
Nous allons porter nos pas
Vers des terres étrangères ;
Là, jusqu'à notre retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERES.

Adieu, nos amis, nos frères ;
Adieu, fidèles amans ;
Rapportez des cœurs constans
A celles qui vous sont chères ;
Pour nous, jusqu'à ce retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERS.

Sur ces montagnes lointaines
Vos troupeaux s'embelliront :
Mais vos bergers souffriront ;
Et, pour soulager leurs peines,
Ils n'auront dans ce sejour
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERES.

Le voyageur solitaire
Qui verra notre pays
S'arrêtera tout surpris
En disant à la bergère :
Eh quoi ! dans ce beau séjour,
Point de plaisir, point d'amour !

LES BERGERS.

Si, pour nous rendre infidèles,
Les beautés de ces hameaux
Viennent consoler nos maux,
Nous dirons : Vous êtes belles ;
Mais pour nous, jusqu'au retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERES.

Si quelque amant de la ville
Venait, d'un air séducteur,
Pour surpendre notre cœur,
Nous dirons : C'est inutile ;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, point d'amour.

Tel est l'ordre de cette fête, que Némorin vit arriver avec tant de douleur. Il ne se trouva point au départ : de si nombreux témoins auraient gêné ses adieux. Tandis que tous les troupeaux se rassemblaient à la vallée, Estelle et Némorin s'étaient promis de se rendre à la fontaine des aliziers.

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue. Rose accompagnait son amie. Dès que Némorin apperçut sa bergère, il courut au-devant d'elle ; Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole ; un poids terrible les op-

presse ; ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main, et, toujours gardant le silence, ils viennent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

Il faut donc vous quitter encore ! s'écria tout à coup le berger ; il faut aller souffrir de nouveau les tourmens qui m'ont pensé donner la mort ! et c'est vous qui l'avez voulu ! c'est vous qui l'avez commandé ! Ah ! je vous obéis, Estelle ; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté.

En disant ces mots, Némorin quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instans sans répondre. Enfin, d'une voix entrecoupée :

Voilà, dit-elle, comme tu me consoles ! voilà comme celui qui possède mon cœur prend soin de le ménager ! Ingrat, c'est moi qui demeure, et c'est toi qui oses te plaindre ! c'est toi qui oses comparer ce départ à celui que je ne peux me rappeler sans frémir ! Songe que le moment de ton retour est marqué, que la main d'Estelle t'attend, que rien ne viendra plus troubler. . .

Ah ! pardonne, ma chère Estelle, s'écria le pasteur en reprenant sa main, pardonne au délire de la douleur. Je te quitte, je te quitte ; ce mot affreux me prive de ma raison. Les plus tristes pressentimens viennent accabler mon âme ; les idées les plus funestes me poursuivent ; une voix secrète m'avertit que je touche au plus grand des malheurs. . . O mon amie ! ma douce amie ! jure-moi de m'aimer toujours : tu me l'as dit mille fois ; j'ai besoin de l'entendre encore ; j'ai besoin que tu me répètes le serment de ne pas m'oublier. . .

T'oublier! interrompt Estelle : oh ! regarde où tu me laisses ; ici tout est plein de toi ; ici je te verrai partout. Cette prairie, cette fontaine, ta maison, celle de ma mère, tout ce qui m'environnera, tout ce qui frappera ma vue, me rappellera Némorin. Je viendrai tous les jours à cette prairie, je m'asseoirai à cette fontaine, et mes larmes baigneront la place où tu es à présent assis. Je passerai devant ta maison ; je rentrerai dans la mienne, et toutes deux seront un désert. Ah ! mon ami, mon bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie ; craignons plutôt... Tes terreurs viennent de passer dans mon âme ; j'éprouve, comme toi, d'affreux pressentimens. Hier au soir l'oiseau de la nuit est venu sur ma fenêtre ; j'ai entendu ses cris funèbres jusqu'à la naissance du jour. Mon ami, mon doux ami...ah ! ne pars pas ; reviens près de ma mère : nos larmes l'apaiseront, ne pars pas, mon cher Némorin ; reste avec la moitié de toi-même. Dis, mon ami ; réponds-moi, réponds-moi : veux-tu ne pas partir ?

Rose entendit ces paroles, et se pressa d'arriver. Némorin allait consentir à ce que désirait Estelle. La sage Rose s'y oppose ; elle leur rappelle à tous deux la volonté de Marguerite, les bruits injurieux pour Estelle qu'occasionnerait le retour de Némorin, le respect, l'obéissance qu'ils devaient à leur tendre mère, surtout la peine qu'ils lui causeraient.

Rose parlait, les amans pleuraient ; ils cédèrent aux raisons de Rose. Némorin se lève pour partir ; mais Estelle le retient : elle lui donne un bracelet de ses cheveux, que le berger mit sur son cœur ; puis, pressant ses lèvres sur la main

d'Estelle, il prononce adieu, le répète encore, et ne peut se résoudre à se mettre en marche. Estelle aussi répétait adieu, lui disait de partir, et ne retirait pas sa main. Enfin Rose les sépare; et, malgré les pleurs, malgré les cris de Némorin, elle entraîne la triste Estelle, qui retournait encore la tête et s'arrêtait pour lui tendre les bras.

Le berger, immobile, la suivait des yeux. Il ne la vit bientôt plus; alors, faisant un effort, il s'éloigne de la fontaine, et prend le chemin de Lézan.

Ce fut près de ce village que Némorin rejoignit son troupeau. Il poursuivit sa route vers Anduze, gagna les bois de Valory, et, dirigeant ses pas vers la Mélouze, il arrive, après dix jours, sur les bords du Galaison.

C'était là qu'il devait passer l'été. Son premier soin fut de chercher les pâturages les plus solitaires. Eloigné de tous les autres bergers, occupé de sa seule Estelle, il s'enfonçait dans la montagne, il gravissait les rocs escarpés. Impatient de voir finir le jour, il parquait ses moutons bien avant la nuit, et se hâtait de se retirer dans sa cabane, espérant arriver plus vite au lendemain.

Il avait déjà vu le soleil se coucher dix-sept fois, lorsqu'un matin, absorbé dans sa triste mélancolie, il se lève avant l'aurore, et va s'asseoir sur une roche écartée.

L'aurore ne teignait point encore l'horizon; les étoiles parsemaient de feux brillans la vaste étendue des cieux; la lune, sur son déclin, réfléchissait dans les ruisseaux sa lumière faible et

tremblante; l'écho lointain des rochers répondait aux cris monotones des habitantes des marais; toute la contrée était couverte d'un voile sombre; quelques vers luisans, errant çà et là, se distinguaient seuls dans l'obscurité.

Némorin, après avoir long-temps considéré ce calme profond qui augmentait sa tristesse, tourne ses yeux vers l'orient, et chante ces paroles:

Du soleil qui te suit trop lente avant courrière,
Etoile du matin, fais briller ta lumière.
Hélas! pendant la nuit je désire le jour:
Mais, dès que ses rayons éclairent la contrée,
Je ne puis souffrir sa durée
Loin de l'objet de mon amour.

Tout est calme, tout dort dans ces tristes montagnes:
Les fidèles beliers sont près de leurs compagnes,
D'elles, de leurs agneaux, caressés tour à tour;
Le ramier dans son nid paisiblement sommeille:
Moi seul je gémis et je veille
Loin de l'objet de mon amour.

Eh quoi! sûr d'être aimé, certain d'unir ma vie
Au digne et tendre objet dont mon âme est ravie,
Le plus parfait bonheur m'attend à mon retour!
Je me le dis en vain; un terreur secrète
Me suit, m'agite, m'inquiète,
Loin de l'objet de mon amour.

Ainsi chantait le malheureux berger, et la diligente aurore commençait à couvrir les montagnes de couleur de rose et d'or. Némorin, jadis si sensible aux beautés de la nature, Némorin contemple sans plaisir le majestueux lever du soleil. Il retournait tristement à son troupeau, lorsqu'il apperçoit de loin une bergère qui venait vers lui. Son premier mouvement fut de fuir, pour ne pas se trouver sur son passage; mais il croit reconnaître cette bergère, il s'arrête en la regardant.

Elle approche à pas lents, les mains jointes, l'air accablé de fatigue et de douleur. Némorin la considère: quelle est sa surprise en reconnaissant Rose!

Rempli de trouble et d'effroi, il se précipite vers elle, il voit des larmes dans ses yeux. Couvert d'une pâleur mortelle, la bouche ouverte, il n'ose pas lui demander le sujet de son voyage; il attend en silence que Rose ait parlé.

Malheureux Némorin, dit-elle, je n'ai voulu confier à personne le triste devoir dont je viens m'acquitter. Estelle me l'a demandé; Estelle a exigé de moi que je vinsse vous porter les dernières expressions de son amour, les derniers adieux de son cœur.....Que dites-vous? s'écria Némorin: Estelle ne vit plus....—Estelle vit encore; mais elle est morte pour vous.

A cette parole Némorin tombe sur la terre, privé de tout sentiment. Rose va chercher de l'eau dans une source voisine, la jette sur son visage, l'appelle, lui serre la main. L'infortuné ouvre les yeux; et les tournant douloureusement vers Rose: Achevez-moi, lui dit-il, par pitié, achevez-moi. Estelle a changé! Estelle ne m'aime plus!...Ma vie est un affreux supplice. Estelle a changé! Estelle ne m'aime plus! En répétant ces paroles, il retombe le visage contre la terre; il l'embrasse avec étreinte comme son dernier asile; il mord les pierres et le gazon qu'il trempe de larmes amères.

Estelle vous adore, lui répondit Rose; et cet amour qui ne peut s'éteindre, cet amour plus cher que sa vie, doit la rendre à jamais malheureuse.

A ces mots Némorin relève la tête : elle m'aime ! s'écria-t-il ; elle m'aime ! Vous me l'assurez? Ah ! vous ne me trompez pas? Si son cœur est encore à moi, parlez, je puis tout supporter.

Rose lui répète qu'il n'est que trop aimé. Le berger, plus calme, essuie ses pleurs, et prête une oreille attentive à ce récit de la fidèle Rose.

Huit jours ne sont pas écoulés depuis qu'Estelle me disait encore qu'avant trois mois vous seriez son époux. Nous venions ensemble tous les matins à la fontaine des aliziers ; nous y passions les journées à parler de vous ; et quand le retour des glaneuses nous avertissait de regagner la maison, nous retournions près de Marguerite, à qui nous en parlions encore.

Un soir que nous étions occupées de cette douce conversation, nous entendons frapper à la porte ; nous tressaillîmes malgré nous. Après nous être remises, Estelle et moi nous allons ouvrir. Jugez de notre surprise en reconnaissant Raimond et Méril. Le premier mouvement d'Estelle fut de se jeter au cou de son père. Elle le tient embrassé long-temps ; et, sans prendre garde à Méril, elle court annoncer à Marguerite l'arrivée de son époux.

O mon ami ! mes larmes coulent en me rappellant les transports, le délire de Marguerite. Elle ne pouvait croire à son bonheur ; elle contemplait Raimond ; elle le baignait de ses larmes, et les essuyait sans cesse pour le regarder encore, pour s'assurer que c'était lui qu'elle pressait contre son sein. Raimond, que ses pleurs étouffaient, faisait de vains efforts pour parler. Pressé

tour à tour et à la fois par son épouse et par sa fille, ce vieillard, si peu caressant, ne pouvait suffire aux transports qui l'agitaient dans ce moment.

Enfin, quand leur joie commune fut un peu calmée, Raimond, prenant Méril par la main, le présente à Marguerite et à sa fille: Voilà mon libérateur, leur dit-il; voilà celui qui vous rend votre époux et votre père. Écoutez le touchant récit de ce qu'il a fait pour moi.

Alors, malgré les instances de Méril, Raimond raconte que, la nuit de son arrivée à Maguelonne, des pirates catalans vinrent surprendre et piller la ville. Éveillé des premiers, armé seulement d'un bâton, Raimond se défendit long-temps: mais, accablé par le nombre, il fut blessé, chargé de chaînes, et traîné dans les vaisseaux des vainqueurs, qui repartirent au point du jour. On le conduisit à Barcelone, où, après sa guérison, les pirates mirent un si haut prix à sa liberté, que le généreux Raimond résolut de rester dans l'esclavage plutôt que de causer la ruine de sa femme et de sa fille en leur faisant savoir son infortune. Résigné à tous les malheurs de sa destinée, il était matelot sur les vaisseaux ennemis, et se reposait un jour sur le rivage de la mer, quand il vit paraître Méril.

Méril, après avoir cru Raimond tué, après nous l'avoir écrit, avait fait vendre ses biens de Lézan pour aller s'établir en Roussillon. Là, instruit par des prisonniers que Raimond était captif à Barcelone, il y courut avec sa fortune. Cette fortune devint le prix de la liberté de Raimond. Le vertueux Méril regarda ce jour comme

le plus beau de sa vie. Plus heureux de sa pauvreté qu'il ne le fut jamais de ses richesses, il avait repris avec son ami la route de Massane, où ils venaient d'arriver.

Raimond pleurait en faisant ce récit. Il le termine en prenant la main de sa fille, et disant au bon Méril: Voilà le seul bien qui me reste; car tout ce que je possède ne paierait pas ce que t'a coûté ma rançon. Accepte-le, mon ami, non pour m'acquitter, j'aime à te devoir, mais pour ajouter encore à ce que tu fis pour moi.

En cet endroit, Némorin interrompit la jeune Rose: C'en est fait, dit-il, mon malheur est au comble: j'admire et j'aime mon rival. Méril a mérité la main d'Estelle. Qu'ils soient heureux! qu'ils soient heureux! et que je sois le seul à plaindre!

Après ce qu'avait fait Méril, poursuivit Rose, Estelle et Marguerite sentirent bien que rien ne pouvait suspendre un hymen auquel Raimond attachait son bonheur. Ce vieillard, sans s'informer de ce qui s'était passé pendant son absence, sans témoigner ni curiosité ni mécontentement, prit Estelle en particulier, et lui montrant sur ses bras meurtris les marques récentes encore de ses chaînes: Quel jour, lui dit-il en la regardant, épouses-tu mon libérateur? Estelle répondit: Demain.

A ce mot Raimond l'embrassa; mais, voyant qu'elle pâlissait, il la laisse avec Marguerite, et va préparer cet hymen.

Estelle vous écrivit. J'ai brûlé sa lettre qui n'aurait fait qu'augmenter vos douleurs. Craignant votre désespoir, mon amie m'a demandé de

partir avec Hilaric pour venir vous préparer à cette affreuse nouvelle, pour venir pleurer avec vous, et vous offrir les consolations que l'amitié peut donner. Voilà le motif qui m'a guidée; mon ami, pardonnez-moi tout le mal que je vous fais.

Ils sont donc unis? demanda le berger d'un air sombre. Ils le sont, répondit Rose, et jamais hymen ne fut accompli sous de si tristes auspices. La malheureuse Estelle, pâle, les yeux rouges de larmes, s'est traînée jusqu'à l'autel. En se mettant à genoux, elle est tombée sur la pierre. Lorsqu'il a fallu prononcer le serment, ses sanglots, ses pleurs, ont étouffé sa voix; ses yeux se sont fermés à la lumière. Marguerite et moi, qui examinions tous ses mouvemens, nous nous sommes précipitées vers elle; nous l'avons soutenue sur notre sein. Méril a voulu tout suspendre: mais Estelle, rassemblant ses forces, s'est relevée, a saisi la main de Méril, et, d'une voix ferme, a prononcé le terrible mot qui l'engage à jamais.

En sortant du temple, une fièvre ardente l'a saisie; nous avons tous craint pour ses jours. Méril, à chaque instant occupé d'elle, Méril, sans cesse attentif, jamais importun, lui a prodigué les soins les plus tendres. Il y a trois jours que les deux époux ont eu ensemble une longue conversation; en la terminant ils pleuraient; mais Estelle était plus tranquille. Depuis ce moment sa fièvre est calmée, et sa vie est en sûreté, du moins tant qu'elle ne vous reverra pas; mais si jamais vous cherchez sa vue, si vous osez vous présenter devant elle, c'en est fait de mon amie;

votre présence la tuera. Je vous demande donc, Némorin, je vous supplie, par mon amitié constante, par les vertus de votre cœur, par votre amour pour Estelle, de ne point revenir dans votre patrie. Vous n'avez plus d'espoir, tout est fini pour vous. N'ajoutez pas à vos maux en augmentant ceux de votre maîtresse, en allumant la jalousie de Méril, en la rendant à la fois la victime de son père, de son époux, et de son amant.

Rose se tut. Némorin gardait un farouche silence. Ses yeux secs étaient fixés sur Rose sans la voir; sa respiration était entrecoupée; il ne pouvait ni parler ni pleurer. Rose attendit quelques instans: ensuite, lui tendant la main: Me haïssez-vous? lui dit-elle. Ce mot fit fondre en larmes le berger.

Moi, vous haïr, s'écria-t-il, vous qui seule sur la terre daignez plaindre mes malheurs! Moi, vous haïr, ma bonne amie! Ah! ce cœur est à vous tant qu'il palpitera. Il n'a pas long-temps à vous aimer... Au moins son dernier sentiment sera d'obéir à vos consiels. Je vais partir, ma chère Rose: je vais m'éloigner chaque jour davantage d'elle, de vous, de tout ce qui m'est cher; je vais mettre, s'il est possible, toute la terre entre elle et moi. Adieu, mon amie, ma seule amie; adieu pour toujours! Rose, pour toujours! Ce mot m'était si doux autrefois! Qu'il m'est amer aujourd'hui! Surtout ne lui parlez jamais de moi; ne prononcez jamais mon nom: dites-lui seulement que je suis parti, que je vais vivre loin d'elle, me guérir peut-être de mon funeste amour, m'efforcer d'imiter son ex-

emple, oublier... Non, Rose, non, jamais, jamais! Dites-lui... dites-lui plutôt que mon dernier soupir sera pour elle, qu'en expirant je prononcerai son nom, que toujours... Ah! Rose, Rose, mon cœur ne me trompait pas le jour où je lui dis adieu; le sein l'avertissait aussi... Adieu, Rose, ma chère Rose; adieu, vous ne me verrez plus.

A ces mots il se jette au cou de Rose, et la presse dans ses bras.

Cette bergère, qui de sa vie n'avait souffert qu'un berger lui baisât la main, embrassait elle-même son ami, mêlait ses larmes aux siennes, et le serrait contre son sein. Sa pudeur n'en était point alarmée: tant il est vrai que l'amitié purifie tout ce qui l'approche.

Enfin le malheureux pasteur s'arrache d'auprès de Rose, et s'éloigne d'un air égaré. Rose, effrayée de son désespoir, se lève et court après lui. Elle l'appelle, le rejoint, et résolue à ne point le quitter dans ces premiers momens de douleur, elle s'attache à ses pas.

LIVRE CINQUIÈME.

Tendre amitié, délices des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance ; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des humains. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des maux de la nature, t'opposa seule à toutes les peines. Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs les longs instans de cette courte vie. Sans toi, frêles vaisseaux, privés de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés à leur gré çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Bienfaitrice de tous les mortels, dans la douleur, dans la joie, tu donnes seule des jouissances que les remords et la crainte ne viennent point empoisonner.

Rose fut trois jours avec Némorin, et lui prodigua pendant ce temps toutes les consolations que le malheureux amant pouvait goûter. Sans s'informer si la route qu'ils suivaient tous deux l'éloignait ou la rapprochait de Massane, Rose n'était occupée que de porter un peu de calme dans l'âme déchirée du berger. C'était l'ami de son amie : se titre seul lui faisait chérir Némorin comme le plus aimé des frères. Rose lui donnait ce nom dans les villages où ils arrivaient le soir, et où l'on s'empressait à l'envi de leur offrir l'hospitalité.

Hilaric suivait de loin l'aimable Rose, et ne venait point troubler les entretiens de l'amitié. Après trois jours cependant, il avertit la bergère qu'elle s'éloignait de plus en plus de son village, que les chemins pour l'y reconduire allaient lui devenir inconnus. Némorin se joignit au jeune guide pour engager Rose à retourner à Massane. L'amie d'Estelle n'y consentit qu'après avoir fait jurer au berger qu'il prendrait soin de ses jours.

Demeuré seul, le triste pasteur alla s'enfoncer dans les bois, où il demeura plusieurs semaines, se nourrissant de fruits sauvages, s'occupant sans cesse de sa douleur. Résolu de quitter l'Occitanie, il suivit le premier chemin; et, marchant sans tenir de route, après plusieurs jours qu'il ne comptait plus, il arriva dans la plaine de Sainte-Eulalie. Là il s'arrête épuisé de fatigue, se couche au pied d'un mûrier, et ses yeux se ferment quelques instans.

Il fut bientôt réveillé par une voix douce et tendre. Cette voix, qui n'était pas inconnue à Némorin, s'exprimait ainsi :

Vous qui loin d'une amante
Comptez chaque moment;
Vous qui d'une inconstante
Pleurez le changement,
Votre destin funeste
Pour moi serait un bien :
L'espoir au moins vous reste;
Il ne me reste rein.

J'aimais une bergère,
Je possédais son cœur;
Mais, hélas! sur la terre
Il n'est point de bonheur:

Il ressemble à la rose
Qui s'ouvre au doux zéphyr,
Le jour qu'elle est éclose
On la voit se flétrir.

L'objet de ma tendresse
A subi le trépas:
Beauté, grâce, jeunesse,
Ne la sauvèrent pas.
Je vais bientôt la suivre
Dans la nuit du tombeau:
Le lierre ne peut vivre
Quand on coupe l'ormeau.

Némorin, touché de ces accens, s'avança vers le lieu d'où ils partaient. Il aperçut un berger couché sur le gazon, la tête appuyée sur sa main, et les yeux baignés de larmes. A peine l'a-t-il envisagé, qu'il reconnaît Isidore, Isidore son ancien compagnon, le premier ami de son enfance, à qui Némorin n'avait pu dire adieu lors de son premier départ de Massane, et qu'il n'avait plus retrouvé dans ce village quand Estelle l'y avait ramené.

Les deux bergers, en se voyant, se précipitent dans les bras l'un de l'autre: ils restent longtemps embrassés: ils se regardent ensuite, devinent mutuellement leurs maux, et, sans se parler, ils se plaignent.

Némorin rompit le silence. Ami, dit-il, je le vois, nous souffrons pour la même cause, l'amour. ... Ah! s'écrie Isidore, ne parle que de l'amitié.

A ce mot il se jette de nouveau dans le sein de son ami. Cependant, pressés de s'apprendre leurs peines, ils vont s'asseoir contre une haie de troëne qui s'elevait au-dessus de leurs têtes, et

Némorin commence le récit de tout ce qu'il a souffert.

Il versa des larmes, il en fit répandre. Isidore les interrompt pour raconter ses infortunes.

Tu connais mes premiers malheurs; tu sais que, privé de mes parens dès le berceau, j'étais élevé chez le pasteur de Massane, ce bon et sage Casimir que les pauvres pleurent toujours, et que les riches n'ont point remplacé. Il mourut le même jour où, pour la première fois, tu quittas notre village. Avant d'expirer il me dit ces paroles:

Mon fils, vous êtes d'un sang noble, mais vous ne possédez rien. Votre père, mon meilleur ami, me confia votre enfance. J'ai tâché de vous inspirer des vertus: c'est le seul héritage qu'un pasteur puisse laisser. J'y joindrai pourtant ce peu d'or, que j'épargnai, non sur les pauvres, mais sur moi-même. Achetez-en un troupeau, si vous voulez continuer la douce vie des bergers. Si le sang dont vous sortez vous inspire d'autres désirs, allez combattre pour notre bon roi, et que votre valeur vous rende tout ce que vous ôta la fortune. Dans ces deux partis, mon cher fils, n'oubliez jamais la vertu, et songez quelquefois à ma tendresse.

En disant ces mots il expira. Je ne te peindrai point ma douleur; tu vois mes larmes couler au seul nom de Casimir.

Dès le lendemain je quittai Massane, qui me semblait un désert. Après t'avoir inutilement cherché, je résolus d'aller à Montpellier demander une épée à ce jeune héros, à ce fameux Gaston de Foix, qui tenait alors nos États. Je descendis vers l'antique ville de Sauve, je suivis les bords

du Vidourle et j'arrivai dans le vallon charmant où Saint-Hippolyte est bâti. Enchanté du paysage qui m'environnait, j'allai m'asseoir au bord de l'eau; je m'appuyai contre un vieux saule, pour rassasier mes yeux du spectacle qui les ravissait.

Nous étions alors aux premiers jours du printemps; toute la prairie était émaillée de fleurs; les tilleuls, les lauriers, les aubépins embaumaient l'air; mille oiseaux se caressaient sur leurs branches; les taureaux, les beliers poursuivaient les génisses et les brebis sur l'herbe humide de rosée; le zéphyr agitait à la fois les arbres et les flots argentés. Ce doux murmure des ondes, mêlé au doux bruit du feuillage, aux accens du rossignol, aux bêlemens des troupeaux, portait dans mon âme un trouble involontaire; et j'écoutais, hors de moi, cette chanson des bergères que j'entendais dans le lointain :

Voici venir le doux printemps,
Allons danser sous la coudrette;
La nature a marqué ce temps
Pour que le plaisir eût sa fête.
Ah! craignons de perdre un seul jour
De la belle saison d'amour.

De l'eau qui court sur les cailloux
L'agréable et tendre murmure,
Le bruit si léger et si doux
Du zéphyr et de la verdure,
Tout dit : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Le pinson, dans ces bosquets verts,
Sur cet ormeau la tourterelle,
L'alouette au milieu des airs,
Le grillon sous l'herbe nouvelle,
Chantent : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Hélas! hélas! ce beau printemps,
Qui quelques jour à peine dure,
Ne revient point pour les amans
Comme il revient pour la nature.
Craignez, craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

Au milieu de la rêverie qui occupait tous mes sens, un doux sommeil vint me surprendre. A peine mes yeux s'étaient fermés, que tu m'apparus en songe. Oui, Némorin, je te vis avec ce même habit que tu portes, avec ce mouchoir de soie bleue négligemment noué sous ton menton. Tu t'appuyais sur ta houlette, tu fixais sur moi des yeux pleins de larmes.

Fuis, malheureux, me dis-tu; fuis, il en est temps encore. Dans un instant tu ne le pourras plus. C'est ici que l'amour t'attend. Isidore, que je te plains! tu ne le connais pas, ce redoutable amour; ah! puisses-tu ne le pas connaître! puisses-tu ne jamais sentir les maux que cause l'absence, les pleurs que fait verser la crainte, et les tourmens de la jalousie, et les chagrins sans motif, et l'injustice des soupçons! Isidore, mon cher Isidore, je suis moi-même un triste exemple des malheureux que fait l'amour... Tremble de devenir plus à plaindre que moi: tremble....

A ces mots tu disparais. Je me réveille aussitôt, baigné d'une sueur froide; j'entends non loin de moi des cris; j'apperçois deux jeunes bergères, pâles, tremblantes, éperdues, près de tomber dans le fleuve pour éviter un taureau furieux. Je me lève; je vois le terrible animal bondir le

long du rivage, la tête basse, l'œil à demi-fermé, présentant deux cornes menaçantes, et jetant des flots d'écume de ses naseaux tout fumans.

Accoutumé dès l'enfance à terrasser les taureaux, je cours à lui, je l'excite, et l'animal vient à moi. Affermi sur mes pieds, j'attends le moment où il baisse le front pour m'atteindre; je m'élance à ses deux cornes; et, pesant sur l'une en élevant l'autre, je le renverse sans effort. Le taureau tombe et roule dans le fleuve. Au bruit de sa chute, les deux bergères se retournent. Rassurées en voyant le taureau gagner à la nage l'autre rive, elles reviennent me remercier du service que je leur ai rendu.

O mon ami! se seul instant décida du sort de ma vie. Adélaïde, ainsi s'appellait la plus jeune de ces bergères, avait à peine seize ans. La douceur et la grâce se peignaient dans ses traits. Sa beauté, dont l'éclat frappait d'abord, semblait ensuite emprunter ses charmes de sa bonté, de sa candeur; en la regardant on l'admirait; dès qu'elle vous jetait un coup-d'œil, on l'aimait sans songer qu'elle était belle.

Delphine, sa sœur aînée, me fit, je crois, quelques questions. A peine je l'entendis; Adélaïde m'occupait tout entier. Lorsque je voulus répondre, ma langue resta glacée; un tremblement me saisit; je balbutiai quelques mots sans suite. Delphine s'apperçut de mon trouble; elle parla bas à sa sœur: Adélaïde rougit; je sentis moi-même que je rougissais, et mon embarras redoubla.

Les deux sœurs me quittèrent; je n'osai les

suivre. Elles s'arrêtèrent à peu de distance, et se mirent à cueillir des narcisses. Delphine choisissait les plus beaux: Adélaïde les prenait au hasard; quelquefois même, toute pensive, elle laissait échapper ceux qu'elle avait déjà cueillis, et coupait l'herbe au lieu de la fleur.

Delphine, moins distraite que sa sœur, l'avertit bientôt que l'heure de la retraite était venue. Adélaïde se le fit répéter. Toutes deux prirent le chemin d'un château environné de tourelles, bâti sur le haut d'un mont. Un chevrier m'apprit que ce fort château était celui d'Aguzan, qu'il appartenait à un vieux chevalier, le plus riche, le plus puissant de la contrée, veuf depuis longtemps, et père de ces deux jeunes beautés.

Accablé de cette nouvelle, je vis sur-le-champ l'abîme de maux où m'allait précipiter un amour sans espérance. Tout ce que tu m'avais dit en songe revint s'offrir à mon esprit. Effrayé des malheurs qui m'attendaient, je voulus fuir; je repris ma route, et je ne pus jamais passer au-delà du saule où je m'étais endormi. Assis à cette même place, les yeux fixés sur l'endroit où je l'avais vue, m'efforçant de songer à moi, et ne pouvant songer qu'à elle, j'attendis le lendemain.

Tant que la nuit dura, je me promis de partir au point du jour. Dès que l'aurore eut brillé, je résolus d'attendre le soir. Je parcourus la prairie en cherchant les fleurs qu'elle avait laissé tomber; je palpitais de joie en les retrouvant; je les couvrais de baisers. Plus riche de ce trésor que de tous les biens de la terre, j'allai me rasseoir au pied du saule, où je chantai ces paroles:

Beaux narcisses, qu'une bergère
Qui vous égalait en blancheur
Laissa dans ce pré solitaire,
Devenez à jamais ma fleur.

Depuis que cette main chérie
Vous a touchés, vous a cueillis,
Vous effacez roses et lis;
Vous êtes rois dans la prairie.

Belles fleurs, ma seule richesse,
Je veux jusqu'à mon dernier jour
Vous voir, vous respirer sans cesse,
Et m'enivrer ainsi d'amour.

Parer le sein de cette belle
Serait un destin plus flatteur;
Mais en reposant sur mon cœur,
Vous serez toujours auprès d'elle.

En finissant ces derniers mots, j'entendis du bruit: je retournai la tête, et j'apperçus Adélaïde avec Delphine. Je me levai pour les saluer; je cachai mes fleurs dans mon sein, et feignis de vouloir m'éloigner; mais Delphine m'arrêta:

Berger: dit-elle, c'est à nous de fuir, si nous interrompons vos chansons. Mes chansons, répondis-je en tremblant, n'intéressent ici personne. Pardonnez à un étranger de s'être oublié dans ces lieux charmans.

Vous pouvez y demeurer sans crainte, me dit alors Adélaïde; ces prés appartiennent à mon père, et nous vous devons assez pour ne pas vous regarder comme étranger.

En disant ces mots, son front se colore; elle jette à Delphine un regard timide, comme pour demander l'approbation de ce qu'elle m'avait dit. Je voulus répondre, je ne le pus jamais. Delphine eut pitié de mon embarras; elle me demanda mon nom, ma patrie, quel motif me con-

duisait à Saint-Hippolyte. Je n'hésitai pas à lui raconter qu'ayant perdu le bon Casimir, j'étais sans ami, sans asile, et que j'allais me faire soldat dans les troupes de Gaston de Foix. Delphine me détourna de ce dessein; Adélaïde ajouta que Casimir n'était pas le seul qui sût aimer la vertu malheureuse.

Dans se moment un bruit de cors fit retentir la prairie. Bientôt arrive une meute conduite par plusieurs valets; au milieu d'eux, un vieillard d'une physionomie grave et noble, armé d'une longue arbalète, donnait l'ordre à tous les chasseurs.

Il parut d'abord étonné de trouver ses filles dans la prairie; mais Delphine s'élance à son cou, lui souhaite une heureuse chasse, et l'assure qu'elles ne se sont levées si matin que pour s'occuper de ses intérêts.

Depuis quelque temps, dit-elle, vous cherchez un premier berger; en voici un des Cévennes, où les pasteurs sont si renommés. C'est moi qui réponds de lui, vous ne le refuserez pas quand vous saurez ce qu'il fit pour nous.

Delphine reconte alors le péril dont je l'avais sauvée. Le vieux Aguzan m'interroge; je répète en rougissant ce que j'avais dit à sa fille. Le vieillard me prend à son service, me tend la main en signe d'amitié, et charge un de ses veneurs de me conduire aux bergeries.

En m'éloignant, je recontrai les yeux d'Adélaïde. Ce seul coup-d'œil acheva de m'ôter ma faible raison. Je courus m'emparer du troupeau. Dès le lendemain je le conduisis dans cette belle prairie devenue si chère à mon cœur. Adélaïde

y vint encore : j'osai l'aborder, j'osai lui parler ; elle me répondit avec cette douceur, cette grâce, cette modestie, qui épurent l'amour en même temps qu'elles l'augmentent et font de la plus ardente des passions la plus aimable des vertus.

Adélaïde me parla de mon sort, forma des vœux pour mon bonheur, m'instruisit des moyens de plaire à son père. Je sus les mettre en usage. Au bout de quelques semaines, j'étais le favori du vieillard. Je présidais à la ferme, aux troupeaux, à la maison, Adélaïde me félicitait, et je ne pouvais lui répondre ; je ne pouvais lui parler à mon gré de mon bonheur, de ma reconnaissance. Dans la crainte d'en trop dire, je n'en disais pas assez. Le respect que m'inspirait sa présence était plus grand que mon amour.

Nos douces conversations devinrent de plus en plus fréquentes. Adélaïde et Delphine se rendaient tous les matins à la prairie ; j'étais au château le reste de la journée. Jamais je ne prononçais le nom d'amour, et cependant Adélaïde était bien sûre que je l'adorais ; jamais elle ne me dit un mot que son père n'aurait pu entendre, et j'étais certain d'être aimé d'elle.

Enfin j'osai lui déclarer ma naissance ; cet aveu fit plaisir à son cœur. Un rayon d'espoir entra dans nos âmes. Insensés que nous étions !

Un jour, plus tard qu'à l'ordinaire, Adélaïde vint à la prairie. Elle était triste ; son visage n'avait plus ces couleurs brillantes qui la faisaient ressembler à la pomme vermeille. Ses yeux avaient perdu leur éclat ; ses mains tremblaient en pressant les miennes. Mon ami, me dit-elle d'une voix faible, hier au soir mon père nous

annonça que, pour procurer à ma sœur le parti le plus brillant de la province, il avait décidé que je prendrais le voile. Delphine a fait un cri d'horreur. Elle s'est jetée aux pieds de mon père, elle l'a supplié de rompre un hymen qui nous rendrait toutes deux malheureuses. Mon père l'a repoussée; irrité de ses prières et de mon silence, il m'a déclaré d'un ton terrible que dès demain il me conduirait au couvent d'Anduze, d'où je ne sortirais plus. Les larmes, les cris de ma sœur n'ont fait qu'allumer sa colère. Son ambition est flattée d'avoir pour gendre le comte d'Assier; et la tendresse qu'il avait pour moi est immolée à cette ambition.

Mais je n'irai point au couvent. Le trouble, l'effroi que j'ai ressentis, la fureur où j'ai vu mon père, m'ont causé un saisissement qui doit avoir des suites funestes. Une fièvre ardente m'a consumée toute la nuit; ma tête et mes entrailles brûlent; je peux à peine me soutenir. La certitude où je suis de succomber à mes maux me les a fait surmonter pour venir te voir encore, pour venir dire le dernier adieu à cette belle prairie, asile de nos amours. Mon cœur s'attendrit en la regardant; mes larmes coulent en fixant là-bas ce vieux saule où pour la première fois...Ah! mon cher Isidore, emmène-moi d'ici, j'y regretterais trop la vie.

En disant ces mots, je la sens défailler. Je la soutiens, je l'appelle; elle ne me répond plus. Je la porte évanouie jusques au château, où ses femmes la mettant au lit.

En peu de temps le mal fut à son comble. Le

vieux Aguzan voulut que je soulageasse Delphine dans les soins qu'elle rendait à sa sœur. Grâces à cet ordre si cher, je ne quittai plus Adélaïde, toujours occupé de la servir, sans cesse à genoux au pied de son lit, tandis que Delphine était au chevet; nous passâmes ainsi neuf jours et neuf nuits, versant des pleurs dès qu'Adélaïde reposait un seul moment, et composant notre visage aussitôt qu'elle nous regardait. Ah! mon ami, que ces joies feintes sont douloureuses! Que nous avons souffert, Delphine et moi, en cachant nos larmes sous un air riant, en affectant une espérance qui n'était pas dans nos cœurs! La mort, la mort que nous redoutions tant pour Adélaïde, eût été cent fois plus douce pour nous que ce supplice continuel.

Cependant le vieux Aguzan, touché du danger de sa fille, avait envoyé chercher des secours à Montpellier. Le médecin attendait le onzième jour pour nous prononcer notre arrêt. Il vint ce onzième jour: le médecin nous abandonna; je tombai sans mouvement en le voyant partir.

Revenu à moi, j'allai prendre ma place auprès du lit d'Adélaïde. Elle ne connaissait personne; le délire l'égarait depuis trois jours. Elle me fixa cependant; et me regardant avec ce rire affreux qui fait couler les larmes des indifférens:

Je suis guérie, me dit-elle; j'épouse demain Isidore; demain je deviendrai la femme du plus aimable des époux. Après cela je mourrai, je l'ai promis. Je veux que vous soyez à mes noces, et que vous mouriez avec moi.

En prononçant ces paroles insensées, elle me

tendit la main; mais, son père ayant paru, elle me repoussa loin d'elle, prononça le nom de couvent, et son délire fut de désespoir.

Le mal sembla diminuer aux approches de la nuit. C'était la douzième que Delphine et moi nous passions sans que nos yeux se fussent fermés. Delphine fit retirer son père: accablée de fatigue, elle se jeta sur un lit de repos, où le sommeil, malgré sa douleur, s'empara bientôt de ses sens. Toutes les femmes, tous les valets d'Adélaïde étaient endormis. Je veillais seul dans sa chambre. Elle était calme: accablée par la force du mal, elle reposait ou semblait reposer. Je la considérai long-temps: je contemplai ce visage, le plus beau de la nature peu de jours auparavant, maintenant rouge, allumé, couvert d'une peau tendue; cette bouche, l'asile des amours, d'où ne sortaient jamais que des paroles de bonté ou de tendresse, exhalant une haleine brûlante et précipitée. Je voulus la respirer, j'eus l'espoir de prendre son mal et de mourir avec elle. J'approchai doucement ma tête de la sienne, je me plaçai sur son chevet, et je recueillis avec un affreux plaisir le souffle qui sortait de son sein.

L'espèce de bonheur dont je jouissais en me trouvant appuyé sur le même chevet qu'Adélaïde, la fatigue extrême et les veilles des jours précédens, me firent succomber malgré moi, non au sommeil, mais à un accablement profond qui m'ôta l'usage de mes facultés. Toutes mes forces étaient épuisées, tous mes sens étaient émoussés; à force d'avoir souffert, je ne sentais plus mes maux, et j'éprouvais ce repos horrible que donne l'anéantissement. Mes yeux cependant ne se

fermèrent pas: mes yeux ne se détachèrent point d'elle, puisque je crus la voir; je la vis en effet tourner la tête, me regarder, se soulever doucement, s'appuyer avec peine sur son coude; et fixant ses regards sur moi, elle me dit ces paroles qu'il me semble encore entendre:

Mon bien-aimé, je vais vous quitter, je vais vous quitter pour toujours. Je vous remercie de m'avoir aimée; vous avez rendu heureux tout le temps de ma vie où je vous ai connu. Je meurs, mon ami; mais je suis bien sûre que je ne mourrai point dans votre cœur, et qu'une autre n'y prendra jamais ma place. Pour moi, si, comme je l'espère, on peut aimer encore après la mort, mon âme, en attendant la vôtre, s'occupera toujours de vous, suivra vos pas, vous environnera sons cesse, sera le témoin assidu de vos actions, de vos sentimens. Pensez-y toutes les fois que vous pleurerez votre amie; vos larmes en seront moins amères. Adieu, adieu, mon ami; ma mort n'est point douloureuse, puisque je meurs presque entre vos bras. Elle serait plus douce encore, si je pouvais vous dire: Adieu, mon époux. Recevez ce titre, mon bien-aimé: je vous le donne en ce moment; j'en prends à témoin Dieu qui nous voit toujours, et la mort qui est sur ma tête. La voilà, je la sens. Recevez vite, mon époux, cet anneau que je porte depuis mon enfance, et que je vous donne en gage de ma foi. Recevez encore ce baiser de votre épouse; c'est le premier et le dernier qu'elle ait donné.

A ces mots je sentis ses lèvres se poser doucement sur mon front, et une larme brûlante tomber de ses yeux sur ma joue. Je revins aussitôt à moi; je la regarde.....elle n'était plus. Elle

n'était plus Némorin ; et je me trouvai l'anneau qu'elle avait porté dès l'enfance, et je sentis sur mon visage la larme brûlante tombée de ses yeux.....

Je me lève, je m'écrie, je la nomme mon épouse, je la presse contre mon cœur. Delphine éveillée veut en vain me calmer ; je repousse loin de moi Delphine. Elle redouble ses efforts ; elle craint l'arrivée de son père ; elle commande aux valets qui accourent de m'arracher du corps de sa sœur. On me saisit, on veut m'emporter ; je me jette, je m'attache à la terre ; je me traîne jusqu'à ce lit, contre lequel je frappe ma tête ; mon sang se mêle à mes pleurs, et ruisselle sur mon visage. Delphine me demande à genoux de la suivre hors de cette chambre. Elle me fait sortir du château ; et, craignant la fureur de son père instruit par tant de témoins, elle exige de moi le serment de m'éloigner de ce lieu de douleur. Je lui devais ce serment. J'allai me cacher dans les bois voisins, accablé d'une douleur stupide, incapable d'avoir une idée, errant la nuit dans les cavernes en poussant des cris affreux, en appellant Adélaïde, et me couchant tout le jour le visage contre la terre pour ne plus voir le soleil.

Enfin je sortis de ces bois. J'allai de village en village, me plaignant partout de mes maux, demandant du pain qu'on me donne comme à un malheureux insensé. J'appris hier que les Espagnols nous avaient déclaré la guerre, qu'ils parcouraient notre patrie le fer et la flamme à la main. Je les cherche pour qu'ils me tuent.

Voilà quel est mon sort, ami : crois-moi, pleure Adélaïde, mais ne cherche pas à me consoler.

Tel fut le récit d'Isidore. Némorin, sans lui ré-

pondre, le presse long-temps dans ses bras. Résolus de ne plus se quitter, les deux infortunés se lèvent, et vont se remettre en marche, lorqu'un bruit qu'ils entendent derrière la haie contre laquelle ils étaient assis leur fait tourner les yeux de ce côté. Ils apperçoivent un guerrier debout, qui fixait sur eux des yeux attendris.

Ce guerrier, à peine âgé de dix-neuf ans, était d'une taille haute et brave; son visage, doux et beau, avait toutes les grâces de la jeunesse; ses longs cheveux noirs tombaient en tresse sur son armure; son casque était à ses pieds; une écharpe blanche, semée de fleurs-de-lis d'or, soutenait sa riche épée. Tout annonçait qu'il était prince; et ses yeux, ses traits, son air de grandeur, de courage et de bonté, disaient que c'était un héros.

Les deux pasteurs saisis de respect se retiraient en silence, quand le prince s'avançant vers eux:

Demeurez, bergers, leur dit-il; je n'aime à voir fuir devant moi que les ennemis de la France. Caché parmi ces arbustes, je viens d'entendre vos discours; j'ai donné des larmes à vos malheurs. Je vous demande d'accepter de moi toutes les consolations que mon amitié peut offrir. Je suis né prince, mais je suis homme; et mon cœur rapproche de moi tous ceux que ma fortune en éloigne. Rassurez-vous donc, pasteurs, et daignez avoir confiance aux paroles de Gaston de Foix.

A ce grand nom de Gaston, les deux bergers mirent un genou en terre. Gaston, neveu de Louis XII. était gouverneur de l'Occitanie; sa justice et sa bonté le rendaient cher à toute la province. Il n'était pas un berger qui n'eût en-

tendu parler de Gaston ; tous savaient que c'était à lui qu'ils devaient le bonheur dont ils jouissaient. La mère qui, chaque matin, enseignait à son enfant à remercier l'Etre suprême, lui apprenait en même temps à bénir le nom de Gaston.

Le prince se hâta de relever les bergers. Que je me sais gré, leur dit-il, de m'être éloigné de mon camp pour respirer ici la fraîcheur du matin ! Hier j'ai secouru deux infortunés ; Dieu m'en donne la récompense en m'en adressant deux autres.

A ces mots il tend la main au bergers, qui la baignent de leurs larmes. Ne me quittez plus, ajouta Gaston ; venez avec moi défendre vos frères. Le vertueux Louis, jugeant du cœur des rois par le sien, a pensé que les traités étaient plus sûrs que les conquêtes ; il est puni de sa confiance. Le perfide roi d'Aragon vient d'envoyer une armée sous la conduite du vaillant Mendoze. La moitié du Languedoc est ravagée ; Mendoze est déjà sous les murs de Nismes. Je vais mourir ou les defendre. Suivez-moi, braves pasteurs ; changez vos houlettes contre des lances ; et que la gloire de servir utilement la patrie vous console d'avoir en vain servi l'amour.

Il dit : les deux bergers, décidés à ne plus quitter le héros, prennent avec lui la route de son camp.

LIVRE SIXIÈME.

O GRANDEUR, que tu es belle quand la vertu te rend utile ! Que le spectacle de l'homme puissant occupé de secourir ses frères est doux pour une âme sensible ! Combien de fois j'en ai joui ! combien j'ai vu d'infortunés environner en pleurant celui qui finissait leurs peines ; celui qui, né dans la pourpre royale, abandonne son palais pour voler à leur chaumière, pour la rétablir si elle est détruite, pour y ramener l'abondance ! Je le vois tous les jours, ce mortel bienfaisant, parcourir ses immenses domaines, et choisissant pour s'y rendre l'instant où le pauvre a besoin de lui. Là où l'hiver est plus rigoureux, où le feu vient d'exercer son ravage, où des fleuves débordés ont emporté l'espoir du laboureur, c'est là qu'il faut sûrement l'attendre. Occupé de suivre le malheur, il arrive presque aussitôt, que lui pour en effacer les traces. Il paraît, et le pauvre est riche, l'infortuné sèche ses larmes, l'opprimé rentre dans ses droits. C'est pour eux qu'il aime son rang, c'est pour eux qu'il a des richesses. Sa récompense est son bienfait même, surtout quand il reste ignoré. Ah ! que sa modestie se rassure; mon respect et mon amour m'empêcheront de le nommer.

Isidore et Némorin, guidés par l'aimable prince qui s'intéressait à leur sort, suivaient en silence la route de son camp, lorsque le jeune Gaston, pour les distraire de leurs maux, les entretient

de leur patrie, des avantages qui la distinguent des autres Etats de Louis, et de cette ville célèbre où tous les ans les troubadours vont disputer l'églantine d'or, la violette, le souci, qui sont le prix du génie. Le prince ignorait l'origine de cet usage fameux; Némorin, pour la lui apprendre, chante la romance de Clémence Isaure.

CLÉMENCE ISAURE.

ROMANCE.

A Toulouse il fut une belle;
Clémence Isaure était son nom:
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parens, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux:
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux:
Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaines Clémence,
Et l'enferme dans une tour:
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit, la tendre Clémence
Entend la voix de son amant,
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant:

Mon ami, cédons à l'orage;
Va trouver le roi des Français:
Emporte mon bouquet pour gage
Des sermens que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur,
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant;
Alphonse, qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part: la guerre commence
Et s'allume de toutes parts;
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite:
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore;
Lautrec court lui servir d'appui:
C'était le vieux père d'Isaure:
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas! sa blessure est mortelle;
Il sauve Alphonse et va périr,
Le vieillard fuit; Lautrec l'appelle,
Et lui dit avant de mourir:
Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils;
Je me venge en sauvant ta vie,
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière;
Rends les jours de Clémence heureux;
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux.

Reporte lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Némorin achevait sa romance, lorsqu'ils arrivèrent au camp du héros. Les deux pasteurs s'arrêtent à cette vue. Ces faisceaux de lances brillantes, ces pavillons dont les banderoles, flottaient dans les airs, ces drapeaux, ces étendards, tout cet appareil guerrier les remplissait d'admiration. Le prince s'en apperçut :

Bergers, leur dit-il, voilà nos cabanes : elles sont moins paisibles que les vôtres ; mais l'amour les habite aussi. Au milieu du tumulte des armes, nous soupirons ici comme vous, et comme vous nous sommes fidèles.

Comme il parlait, il voit venir au-devant de lui les principaux chefs de l'armée, le brave Narbonne, le jeune Bernis, le prudent Crussol, l'aimable Duroure. Ces vaillans guerriers, dont les nobles aïeux furent l'honneur, de l'Occitanie,

amènent à leur général un soldat de la garnison de Nismes, blessé et haletant de fatigue. Ce soldat remet à Gaston une lettre de Talleyrand, le gouverneur de la ville, et raconte que, poursuivi par les Espagnols, dont il a traversé le camp, il a reçu deux coups d'arbalète, qui n'ont pas arrêté sa course. Le prince comble de ses dons le soldat, et commande à Némorin d'avoir soin de ses blessures.

Le berger n'avait pas besoin de cet ordre ; il a reconnu ce jeune envoyé ; c'est Hilaric, c'est l'aimable enfant qui conduisit Estelle au beau vallon. Némorin l'embrasse mille fois. Dès que ses blessures sont pansées, il lui demande quels événemens l'ont fait sortir de sa patrie, depuis quel temps il a quitté Massane : il n'ose prononcer le nom d'Estelle, mais il multiplie ses questions sur tout ce qui a rapport à cette bergère.

Tu ignores donc nos malheurs ? lui répondit Hilaric. Un détachement de l'armée espagnole a pénétré dans nos retraites, ravagé nos biens, brûlé nos maisons.....

Que dis-tu ! s'écria Némorin : et tu ne me parles pas d'Estelle !

Elle a fui, répond Hilaric, avec la plupart de nos habitans. Estelle, Méril, Marguerite, le vieux Raimond, Rose et moi, nous sommes venus chercher un asile dans les murs de Nismes. Mais le terrible Mendoze est arrivé dès le lendemain ; Mendoze a bloqué la ville. Notre gouverneur va manquer de vivres ; il a fait demander un soldat qui voulût tenter de passer à travers le camp espagnol pour porter une lettre à Gaston ; je me suis offert. J'ai réussi, et votre

prince est instruit que, s'il tarde encore deux jours, Nismes est forcé de se rendre. Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin lui fait répéter qu'Estelle est échappée à tous les dangers. Il apprend avec un plaisir mêlé d'amertume que Méril n'est occupé que du bonheur de son épouse; qu'il a plusieurs fois exposé sa vie pour la défendre dans sa fuite, et que, depuis son arrivée à Nismes, aucun soldat n'a montré plus de zèle, plus de valeur que Méril.

Pendant que Némorin applaudissait aux qualités de son rival, Gaston assemblait son conseil de guerre, et décidait la bataille contre Mendoze. Tous les obstacles sont prévus, toutes les heures sont calculées; mais il était important d'envoyer cette nuit même au gouverneur de la ville, afin qu'il préparât une sortie qui devait assurer la victoire. Hilaric, blessé, ne pouvait plus retourner à Nismes. Il fallait qu'un autre envoyé fît, avant le jour, douze lieues, et pût échapper aux gardes ennemies. L'enterprise était périlleuse, Némorin se présente.

Gaston l'embrasse et lui remet une lettre pour Talleyrand. Isidore ne veut point quitter son ami; tous deux s'arment d'une lance, et se mettent en marche aussitôt.

Animés par tous les motifs qui ont du pouvoir sur les âmes ardentes, les deux amis franchissent en six heures le long espace qu'ils ont à parcourir. Le premier crépuscule ne paraissait point encore qu'ils étaient près du camp espagnol. Pour l'éviter ils prennent un circuit, et vont gagner le côté de la ville qu'ils croient le moins gardé.

Mais le prudent Mendoze, qui craignait d'être

surpris par Gaston, avait couvert tout le pays de grandes gardes. Les malheureux bergers s'avançaient derrière une longue haie qui leur dérobait la vue d'un poste des ennemis. Tout à coup ils sont vis-à-vis le poste, et se voient enveloppés par huit soldats qui leur crient de se rendre. Isidore perce de sa lance le premier qui s'offre à ses coups; Isidore tombe noyé dans son sang. Némorin veut le défendre, il reçoit une large blessure; et tandis qu'il s'efforçait de relever son compagnon, on se jette sur lui, on le désarme.

Ami, lui dit Isidore, félicite-moi: je meurs; je vais rejoindre Adélaïde. Mon seul regret est de te laisser dans le péril qui te menace, ma seule peine ..... Il ne peut achever, il expire. Les Espagnols entraînent Némorin, qui demande à être conduit au général.

Arrivé devant Mendoze, environné de toutes parts, il tire la lettre de Gaston; et regardant l'Espagnol avec respect et courage: Seigneur, dit-il, j'ai juré de souffrir la mort plutôt que de vous livrer ce billet. Ouvrez donc mon sein pour le lire.

En prononçant ces mots il déchire la lettre et en avale les morceaux.

Aussitôt un cri général se fait entendre, et mille glaives sont levés sur Némorin. Mendoze les écarte tous.

Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez, braves Castillans, respectez une belle action que vous auriez faite sans doute. Le courage sans défense fut toujours sacré pour les Espagnols. Et toi, jeune et vaillant soldat, retourne vers celui qui t'envoie; dis-lui que ma vigilance a dû te fermer le chemin de

Nismes; mais que, sans daigner être inquiet de ses desseins mystérieux, Mendoze lui propose un moyen de délivrer la ville assiégée. Qu'en présence de nos deux armées il entre dans la lice avec moi seul. S'il est vainqueur, le siège sera levé; je lui en donne ma foi: s'il est vaincu, je lui demande sa parole que la ville me sera rendue.

Après ces mots, il fait panser la blessure de Némorin, et commande une escorte pour le reconduire.

Némorin, pénétré d'admiration pour Mendoze, mais désolé d'avoir manqué son entreprise, et surtout de la perte de son ami, demande au général espagnol qu'on rende au moins à Isidore les honneurs de la sépulture. Après avoir obtenu ce triste bienfait, il se hâte de quitter le camp, et rejoint bientôt Gaston, qui s'avançait d'un pas rapide.

Il arrive, étend son armée dans la belle plaine de Vistre, envoie déclarer à Mendoze qu'il accepte ses conditions, et demande le jour du combat, l'heure, les armes, les lieu. L'Espagnol lui répond: Demain, aux premiers rayons du soleil, avec l'épée et le poignard, en présence des deux armées. La barrière aussitôt se dresse; les deux guerriers se préparent, les deux camps adressent des vœux au ciel.

Dès que l'aurore ouvre l'orient, on voit les remparts de Nismes bordés de soldats. Le sommet des arènes, le faîte des temples et des maisons se couvrent d'une multitude de peuple. Les lances espagnoles brillent sur le sommet de la Tour-magne. Différens postes français ou cas-

tillans occupent le haut des collines; ce les montagnes lointaines sont garnies des habitans de la contrée, qui lèvent les mains au ciel, en l'implorant pour leur défenseur.

A l'heure marquée les Espagnols sortent de leur camp. Couverts de brillantes cuirasses qui réfléchissent les feux du soleil, ils marchent en ordre dans la plaine, et déploient avec lenteur leurs bataillons hérissés de dards. Un profond silence règne parmi eux. Immobiles à leur place, occupés seulement d'obéir, ils ne regardent que leurs chefs. La valeur et l'orgeuil se peignent sur leurs visages basanés; une gravité noble et farouche tempère leur ardeur guerrière.

Les Français quittent leur tentes. Leurs légers bataillons courent se ranger vis-à-vis les ennemis. Chefs, soldats sont confondus; l'égalité de courage, la franchise, la gaîeté nationale, les rendent tous compagnons. Appuyés négligemment sur leurs lances, ils semblent assister à des jeux. Sans haine comme sans crainte, ils sourient à leurs ennemis, les avertissent que Gaston est redoutable, et semblent plaindre Mendoze d'avoir provoqué ce jeune héros. Les Castillans frémissent. Les Français rient et chantent cette chanson:

Gaston, le sort de la patrie
Est remis à votre valeur;
Songez à votre douce amie
En entrant au champ de l'honneur;
Il est une triple alliance
Qui vous garantit le succès:
On vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

Qu'un ennemi, qu'une coquette,
Tous deux dès long-temps aguerris,
Veuillent retarder la conquête
De leur cœur ou de leur pays;
Inutile est leur résistance :
Tous deux conviennent, à la paix,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

La belle qui n'est plus sévère
Dès ce moment règne sur nous ;
L'ennemi qui cesse la guerre
Nous trouve généreux et doux.
Ceux qu'a vaincus notre puissance
Eprouvent tous, par nos bienfaits,
Qu'on vit toujours d'intelligence
L'amour, la gloire, et les Français.

Mais bientôt Mendoze paraît sur un coursier d'Andalousie, qui, retenu par la main de son maître, fait voler au loin l'écume dont il blanchit son frein doré. Les pierreries brillent sur ses armes, un panache rouge ombrage son casque, une écharpe de même couleur soutient son glaive étincelant. Il s'avance au pas, d'un air fier, se fait ouvrir la barrière, laisse son coursier à l'entrée, se promène en attendant Gaston.

Ce prince accourait au galop. Des plumes blanches flottent sur sa tête ; son armure d'acier poli a plus d'éclat que le diamant. Sur son bouclier l'on voit un chiffre amoureux : ce même chiffre est brodé sur son écharpe éblouissante. Prompt comme l'éclair, il vole, arrive, s'élance à terre, salue Mendoze, et demande le signal.

Les trompettes sonnent : les deux ennemis, l'épée d'une main, le poignard de l'autre, s'attaquent avec fureur.

Gaston, plus impétueux que son vaillant ad-

versaire, lui porte dans le même instant quatre coups de pointe, qui sont tous parés. Mendoze à son tour presse Gaston, lui présente l'épée au visage; et la rabaissant vivement par-dessus le fer de son ennemi, il atteint son flanc: le sang coule.

A cette vue, les Français pâlissent, les Espagnols jettent un cri de joie. Mais l'adroit Gaston, au moment où il est frappé, détourne son corps, rend par ce mouvement sa blessure peu profonde; et, déployant son bras gauche, il porte un coup de poignard à la gorge de son ennemi. Le poignard se brise dans la cotte de mailles; le sang de Mendoze n'en rougit pas moins ses armes, et les Français, à leur tour, répondent aux cris des Castillans.

Gaston n'a plus que son épée. Mendoze s'en apperçoit et jette aussitôt son poignard: Prince, dit-il, point d'advantage; que nos armes soient égales aussi-bien que notre valeur.

En disant ces mots, il attaque Gaston, et lui porte un coup sur la tête qui fait chanceler le héros. Gaston recule, s'élance de côté, et, réunissant toutes ses forces, il fait tomber sa tranchante épée sur le casque de l'Espagnol. Le casque brisé roule sur la poussière: Mendoze lui-même va toucher la terre de sa main gauche, mais il se relève plus terrible. Arrêtez, lui crie Gaston, le péril ne serait plus égal.

Il dit, détache son casque, le jette, et continue le combat.

Les deux armées, saisies d'admiration, tremblaient toutes deux pour leurs vaillans chefs. Leurs têtes n'étaient plus couvertes que par leur

épée, et leurs coups multipliés glaçaient de terreur les plus braves, quand tout à coup on voit arriver un courrier qui s'avance vers la barrière de toute la vitesse de son cheval, et crie aux deux héros de s'arrêter.

A ces cris, à ceux des armées, Mendoze et Gaston, surpris, interrompent leur combat. Le courrier, au nom du roi de France, se fait ouvrir la barrière, et va remettre à Gaston une lettre de Louis. Le prince, après l'avoir lue, jette son épée :

Plus de guerre, s'écrie-t-il; nos deux monarques cessent d'être ennemis. Germaine, ma sœur, épouse votre maître, et devient le garant d'une paix durable entre Louis et Ferdinand. C'est à moi surtout que cette paix est chère, puisque je préfère l'amitié de Mendoze à la gloire même de lui résister.

Il dit. Le héros espagnol, touché de tant de courtoisie, veut baiser avec respect la main du frère de sa reine. Gaston l'embrasse; et ces deux guerriers sortent de la lice pour aller déclarer la paix.

Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue. Mille cris de joie s'élèvent jusqu'aux cieux. Les portes de la ville s'ouvrent; les habitans viennent offrir leurs maisons au Français, aux Espagnols. Les deux généraux, se tenant par la main, à la tête des deux armées confondues, entrent ensemble dans Nismes, au milieu des acclamations. Tous deux sont conduits chez Talleyrand, ou leurs blessures sont pansées. Leurs soldats sont distribués chez les citoyens, et la discipline la plus austère empêche qu'aucun désordre ne trouble ce jour d'allégresse.

Némorin, seul infortuné au milieu de tant d'heureux, n'avait pas quitté Gaston. Dès que ce prince fut retiré dans son palais, le triste Némorin va parcourir la ville, désirant et craignant de rencontrer Estelle. Il n'ose s'informer d'elle, il tremble de prononcer son nom; mais il demande à tous ceux qu'il voit s'ils ne connaissent point Marguerite. On l'écoute à peine, on ne lui répond point: soldats, citoyens, étrangers, ne sont occupés que de la joie publique.

Le berger employa tout le jour à son inutile recherche. Le soir il errait encore dans la ville, lorsque, passant auprès de l'antique temple de Diane, il se trouve tout à coup au milieu d'un cimetière où plusieurs fosses récentes rappellaient les malheurs du siège. Némorin s'arrête dans ce lieu funeste : il s'assied sur une vieille tombe; et là, les yeux fixés sur cette terre, seul asile où les malheureux soient en paix, environné des ombres de la nuit, entouré d'images funèbres, Némorin écoute en silence les cris d'un hibou solitaire, posé près de lui sur une croix de fer. Il éprouve un charme secret à se livrer tout entier à sa profonde tristesse; mais il entend à quelques pas des soupirs et des gémissemens. Le berger écoute, lève les yeux, et distingue à travers les ténèbres une femme en habit de deuil, à genoux sur une fosse, les mains jointes, la tête converte d'un crêpe. Némorin s'avance vers elle; il l'entend prononcer ces paroles:

O toi qui possédas de mon cœur tout ce qu'il pouvait t'accorder, toi qui voulus me rendre heureuse, et dont je n'ai pas fait le bonheur, pardonne, mon digne époux, pardonne-moi de m'être toujours dérobée à ton chaste amour, d'avoir ac-

cepté le sacrifice de tes pudiques désirs. Je l'ai dû; je n'étais pas digne de toi. Tu méritais une épouse dont le cœur t'appartînt tout entier; et le mien ne put jamais éteindre la première flamme dont il a brûlé. Ah! du moins, si de ta céleste demeure tu lis dans le fond de mon âme, tu ne peux pas douter, mon époux, de la sincérité de mes regrets. Les larmes amères qui baignent ta tombe doivent te prouver que mon respect et mon amitié pour toi m'étaient aussi chers que mon premier amour.

A ces paroles, à ce son de voix, Némorin croit faire un songe; immobile, hors de lui, il écoute long-temps avant d'être certain que c'est Estelle. Lorsqu'il n'en peut plus douter, il s'élance vers la bergère, tombe à ses pieds, et s'écrie avec des sanglots: Est-ce vous qui m'êtes rendue? Est-ce bien vous dont Némorin embrasse enfin les genoux?

Estelle, d'abord effrayée reconnaît bientôt le pasteur; mais sans lui laisser le temps de poursuivre: Vous êtes, dit-elle d'une voix sévère, sur la tombe de Méril, et vous parlez à sa veuve! Elle ne doit ni ne veut vous entendre.

Elle fuit en disant ces mots. Némorin, pénétrê de crainte, demeure à genoux sur cette tombe, la bouche ouverte et les bras tendus.

Cependant le désir de connaître la demeure d'Estelle le fait revenir à lui; il se lève, court sur ses pas, et la voit entrer dans une maison de peu d'apparence, que le berger examine long-temps. Enfin, le cœur plein de trouble, n'osant encore se livrer à l'espoir, il revient au palais de Gaston tout raconter à son protecteur.

Le prince consola le berger. Il fit plus; il prit

des mesures pour assurer le bonheur d'Estelle et de Némorin.

Déjà ses ordres sont donnés pour que les habitans de Nismes se rassemblent dans les arènes. Gaston prend soin secrètement que le vieux Raimond s'y trouve avec eux. Le prince, suivi de ses officiers et de Némorin, se présente au milieu de ce peuple sensible, qui fait éclater ses transports en voyant son libérateur.

Citoyens, leur dit-il, j'ai combattu pour vous; mais c'est le meilleur des rois qui vous délivre: c'est lui qui vous donne la paix. Vous devez tout à Louis, rien à Gaston. Prions ensemble le ciel de nous conserver long-temps le père du peuple.

J'implore cependant votre reconnaissance pour un de vos compatriotes, qui, chargé par moi de vous instruire du jour de mon arrivée, fut pris par les Espagnols, et voulut souffrir la mort plutôt que de livrer la lettre que je vous adressais. Le voici ce vertueux soldat, ajouta-t-il en montrant Némorin: il n'est qu'un seul prix digne de son cœur: c'est à toi, Raimond, que je le demande. Némorin adore ta fille. La mort glorieuse de Méril la laisse maîtresse de sa foi; acquitte donc ta patrie, en donnant Estelle à son digne amant. Gaston de Foix t'en supplie: Gaston ne veut rien commander; mais il vous sollicite tous de vous unir à lui pour fléchir Raimond.

Il dit: le peuple s'écrie. Raimond va se jeter aux pieds du prince; Némorin y était déjà. Le héros les relève et les fait embrasser.

Me pardonnez-vous ma félicité? dit le pasteur au vieillard avec une voix tremblante. Ma fille

est à toi, répond celui-ci: mais tu consentiras sans doute que cet hymen soit retardé... Jusqu'au moment, interrompit Némorin, que l'ancien ami de Méril daignera fixer lui-même.

Alors il lui demanda sa bénédiction. Raimond la lui donne. Toute l'assemblée applaudit, et Gaston la congédie en ces termes:

Je vous quitte, citoyens, pour aller réparer les maux de la guerre, pour aller porter des secours dans les villages détruits. Némorin, vous me seconderez; je vous charge de distribuer mes trésors aux habitans de Massane. Allez rebâtir leurs maisons, rendez-leur de nouveaux troupeaux, soulagez, secourez tous les malheureux, et ne craignez pas d'épuiser mes biens: je ne suis riche que lorsque je donne.

A ces mots le héros se retire pour se dérober aux transports de la reconnaissance et de l'amour. Il va rejoindre Mendoze, et part avec ce guerrier, qui doit remettre dans ses mains les places prises pendant la guerre.

O quelle fut la joie de Rose et de Marguerite quand elles virent arriver Némorin conduit par Raimond! Estelle fut près de s'évanouir au récit de tout ce qui s'était passé. Sa rougeur et son silence furent sa seule réponse. Némorin, respectant ses habits de deuil, ne prononça pas un seul mot qui pût déplaire à sa bergère. Intimidé par son bonheur même, à peine osait-il regarder Estelle: à peine semblait-il se souvenir qu'il eût été jamais aimé. C'était à Rose qu'il en parlait; c'était de la seule Rose qu'il avait l'air d'être l'amant.

Dès le lendemain ils quittèrent Nismes, et emmenèrent avec eux Hilaric. Bientôt ils arrivèrent

à Massane. Depuis ce moment, Némorin ne fut occupé que de répandre les bienfaits de Gaston. Il rebâtit les chaumières, fit ensemencer les terres, rappella les cultivateurs; et, pour que les jours s'écoulassent plus vite, il les employa tous à faire du bien.

Enfin la longue année du deuil finit, et l'heureux Némorin devint l'époux d'Estelle. Rose les conduisit à l'autel; Rose pouvait à peine contenir ses transports. Elle arrêtait, elle appellait tous ceux qu'elle trouvait sur son passage, pour leur faire admirer Estelle, pour leur parler de ses vertus, de ses chagrins passés, de son bonheur présent. De douces larmes coulaient sur ses joues; et lorsque la tendre Estelle prononça le serment si doux d'aimer toujours Némorin, malgré la sainteté du lieu, Rose ne put contenir un cri de joie, et s'élança au cou de son amie.

Dès ce même jour Rose s'établit dans la maison d'Estelle. Marguerite et Raimond, toujours chéris, toujours respectés de cette aimable famille, coulèrent au milieu d'eux une vieillesse longue et paisible. La paix, l'amitié, l'amour, furent l'héritage qu'ils laissèrent à leurs enfans, dont la postérité subsiste encore dans le beau pays où j'ai pris naissance.

Heureuse patrie, d'où la fortune m'a exilé, et qui n'en es pas moins chère à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée! Je t'aurai consacré les derniers accens de ma flûte champêtre! Oui, j'en jure par ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourrait me plaire, à

présent que j'ai dépeint ces campagnes si riantes où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allais cueillir des fleurs! Beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchait les nues, lorsque, courbé sur son bâton: il me les faisait admirer! Ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissais dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus. Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères; et, si je parviens à un âge avancé, le beau soliel de mon pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassemblent pour danser! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau; que l'amant et la maîtresse le choisissent toujours pour siège; que les enfans, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrais enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris en y lisant cette inscription:

Dans cette demeure tranquille
Répose notre bon ami:
Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.

NOTES.

Le Languedoc, ou l'Occitanie, l'une des plus belles et des plus vastes provinces de France, était anciennement habité par des peuples nommés Volces. Ils furent conquis par les Romains, sous le consulat de Quintus Fabius Maximus, l'an de Rome 634. Ce pays fut alors appellé la province romaine; et depuis, quand toutes les Gaules eurent été soumises par César, le Languedoc prit le nom de Gaule narbonnaise ou transalpine. Les Romains, toujours attentifs à s'attacher par leurs arts les peuples vaincus par leurs armes, envoyèrent des colonies en Languedoc. Ils y portèrent leur religion, leur langue, leurs mœurs : ils y bâtirent des villes nouvelles, rétablirent les anciennes, et prirent soin de les embellir de cirques, de temples, de chefs-d'œuvre d'architecture, tels que les arènes, la maison carrée de Nismes, le pont du Gard, et plusieurs autres monumens que l'on admire encore. Attirées par la beauté du climat, les familles des vainqueurs vinrent en foule s'établir dans la Narbonnaise; et les vaincus, à leur tour, allèrent chercher les honneurs à Rome, où, dès le temps de Cicéron, ils étaient admis en grand nombre dans le sénat.

Tantôt heureuse, tantôt opprimée, suivant que le trône du monde était occupé par un bon prince ou par un monstre, la Narbonnaise souffrit ou profita des révolutions de l'empire. Elle devint chrétienne sous Commode, vers l'an 180 de notre ère, et presque aussitôt hérétique. Lorsque les successeurs de Theodose, plus occupés de confondre les ariens que de repousser les barbares, eurent laissé démembrer l'empire, la province, après avoir été ravagée par les Vandales, les Alains, les Suisses, les Allemands, tomba au pouvoir des Visigoths, qui choisirent Toulouse pour leur ville capitale, vers l'an 418.

Plus florissante sous leur gouvernement que sous celui des empereurs, la Narbonnaise prit bientôt après le nom de Septimanie, ou d'Espagne citérieure.

Malgré les victoires de Clovis, malgré des guerres continuelles avec les Français, elle obéit environ trois cents ans aux rois visigoths établis dans l'Espagne ultérieure. Les Arabes maures, vainqueurs de ces rois et conquérans de l'Espagne, s'emparèrent de la Septimanie vers l'an 720, et ne la gardèrent pas long-temps : vaincus à leur tour à la fameuse bataille de Poitiers, ils repassèrent les Pyrénées ; et le fils de Charles Martel, Pepin le Bref, qui occupa le trône de France, se rendit maître de la Septimanie, l'an 759, non par droit de conquête, mais par un traité.

Sous les faibles successeurs de Charlemagne, la malheureuse Septimanie, ravagée tour à tour par les Sarrasins, par les Normands, par les Hongrois, eut des ducs et des marquis, moins occupés de soulager ses maux que de se rendre indépendans des rois de France. Alors, vers l'an 850, commencèrent les Raimond, comtes de Toulouse, qui, de simples gouverneurs sous les premiers rois de la seconde race, parvinrent à posséder toute la province à titre de souveraineté. Plusieurs de ces Raimond furent dignes de leur fortune : mais le plus illustre fut Raimond de Saint-Gilles, quatrième du nom, qui, après avoir rendu de grands services à Alphonse IV, roi de Castille, dans ses guerres contre les Maures, en obtint pour récompense sa fille Elvire, et partit pour la terre sainte en 1096, à la tête de cent mille hommes. Tous les historiens orientaux parlent plus de ce Raimond de Saint-Gilles, que de Godefroi et d'aucun autre. Après la prise de Jérusalem, des Chrétiens offrirent la couronne à Raimond, qui la refusa. Godefroi fut élu, et se brouilla bientôt avec Raimond. Celui-ci ne l'en aida pas moins à gagner la fameuse bataille d'Ascalon, et, seul avec quatre cents de ses chevaliers, alla soumettre plusieurs villes dont il se fit une principauté. Il bâtit une forteresse nommée le Mont-Pélerin, où il établit sa demeure. C'est là qu'il mourut en 1105, après dix ans environ de combats et de victoires dans la Palestine.

Ses deux fils, Alphonse et Bertrand, qui lui succé-

dèrent l'un après l'autre, suivirent les traces de leur père, et abandonnèrent leurs Etats d'Europe pour aller combattre et mourir en Asie. Ces braves croisés étaient loin de prévoir sans doute que, trente ans après, le pape Innocent III publierait une croisade contre leur petit-fils Raimond VI; que le barbare Simon de Montfort, chef de cette croisade, égorgerait, pillerait, brûlerait les malheureux Languedociens sous ce même étendard de la croix planté jadis par Raimond IV sur la tour de David; que l'infortuné Raimond VI, pour n'avoir pas voulu exterminer ses sujets, serait excommunié, poursuivi, battu publiquement de verges par un légat, forcé de se croiser avec ses ennemis pour les aider à dévaster ses domaines, chassé de sa capitale avec son fils, et dépouillé de ses possessions pour les voir passer au bourreau de ses sujets. Mais, au milieu de tant d'adversités, Raimond VI fit voir un courage, une patience, une sagesse à toute épreuve. Cédant à l'orage quand il était sans ressource, reprenant les armes dès qu'il trouvait des soldats, soumis à l'Eglise, fier avec les brigands qui abusaient d'un nom sacré, il reprit Toulouse, recouvra presque tous ses domaines, et mourut chargé d'ans, de malheurs, et de gloire.

Son fils, Raimond VII, avait aidé son père à recouvrer ses Etats. Il sut les défendre contre Amauri de Monfort, et contre Louis VIII, roi de France, à qui Monfort avait vendu ce qu'il ne pouvait plus conserver. L'inquisition, établie dans la province dès l'an 1204, y fut fixée par le concile de Toulouse en 1229. Elle devint une source de nouvelles calamités. Les inquisiteurs abusèrent tellement de leur pouvoir, que Grégoire IX fut obligé de les suspendre de leurs fonctions. Bientôt après, ayant été retablis, les bûchers se rallumèrent, et les inquisiteurs furent massacrés. Leur mort valut à Raimond de nouveaux ennemis. Il sut conjurer l'orage; et, réconcilié avec le pape, avec le roi saint Louis, il mourut pleuré de ses peuples, qu'il aurait rendus plus heureux sans ses guerres continuelles, et surtout sans l'inquisition.

Raimond VII ne laissa qu'une fille, nommée Jeanne, qui avait épousé Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis. A la mort de son père, Jeanne, son unique héritière, porta sa souveraineté dans la maison de France. Alphonse et Jeanne étant morts sans enfans à trois jours l'un de l'autre, le roi Philippe le Hardi, neveu d'Alphonse, vint à Toulouse en 1271, prendre possession de cette belle province, qui depuis a toujours été inviolablement attachée à la couronne de France.

Tel est le précis très abrégé de l'histoire politique du Languedoc. Quant à ses productions, elles sont partout abondantes et variées. Le haut Languedoc est couvert des plus belles moissons de blé: le bas, moins fertile en grains, produit les excellens vins de Frontignan, de Lunel, de Saint-Perny, de Saint-Gilles, de Cornas, etc. On y cultive les oliviers avec autant de succès qu'en Provence. Les troupeaux qui paissent sur les Cévennes, et la quantité prodigieuse de mûriers, sont les principales richesses du pays. L'Ariège, le Cèze, le Gardon, le Tarn, roulet des paillettes d'or; ce qui prouve que les montagnes renferment des mines de ce métal. Dans plusieurs cantons on trouve des mines de fer, de plomb, d'étain, de cuivre, de jais, de vitriol, de bitume, d'antimoine, de soufre, de charbon de terre. Les carrières de marbre y son communes: celles de Cosnes, au diosèse de Narbonne, fournissent en abondance ce beau marbre veiné qui porte le nom de la province. Près de Castres, et dans d'autres endroits, on trouve des turquoises qui ne le cédent point à celles d'Orient. Les eaux minérales y sont très communes. Les plus célèbres sont celles de Vals, de Lodève, d'Alais, de Servan, de Balaruc, de Vendres, et une infinité d'autres. Les plantes médicinales y abondent: dans les seuls environs de Montpellier, on en compte plus de trois mille espèces, et les montagnes de Cévennes en offrent bien davantage.

Cette province fut la patrie de plusieurs grands hommes, parmi lesquels, sans compter les Antonin,

originaires de Nismes, les Raimond, dont on a parlé, on peut citer Jacques I, roi d'Aragon, qui naquit à Montpellier le premier février 1208. Il était fils de Marie de Montpellier, héritière de cette seigneurie, et de ce brave Pierre II, roi d'Aragon, tué à la bataille de Muret en défendant son allié, son beau-frère, Raimond VI, contre l'usurpateur Simon de Montfort. Jacques fut digne de son père. Soixante ans de victoires contre les Maures lui valurent le surnom de *Conquérant*, titre véritablement glorieux pour lui, puisqu'il ne l'acquit qu'en délivrant sa patrie des usurpateurs qui l'avaient opprimée. En triomphant de ses ennemis, il sut rendre ses sujets heureux. Il cultiva les arts, les lettres, et nous a laissé des mémoires précieux de sa vie.

Gui Fulcodi, pape sous le nom de Clément IV, était de Saint-Gilles, fils d'un jurisconsulte estimé. Gui suivit d'abord le parti des armes, épousa une jeune demoiselle qu'il aimait, et en eut plusieurs enfans. Il étudia le droit, et s'acquit en peu de temps une grande célébrité. Raimond VII, son souverain, Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, saint Louis, roi de France, et le roi d'Aragon, l'employèrent dans les affaires les plus délicates. Il perdit sa femme, et se fit ecclésiastique. Il fut bientôt évêque du Puy, archevêque de Narbonne, cardinal, et pape.

Sa nouvelle dignité ne lui donna point d'orgueil. Voici une lettre qu'il écrivait à Pierre de Saint-Gilles, son neveu, après son exaltation.

“ L'honneur passager dont je suis revêtu, bien loin d'enorgueillir mes parens ou moi, doit nous rendre plus modestes. Ne cherchez pas, à cause de moi, une alliance plus considérable pour votre sœur. Qu'elle épouse le fils d'un simple chevalier : dans ce cas, je vous promets pour elle trois cents livres tournois de dot. Si elle aspire à quelque parti plus élevé, je ne donnerai rien du tout. Dites à mes chères filles Mabilie et Cécilie que mon intention est qu'elles aient les mêmes époux qu'elles auraient eus si j'étais resté simple clerc. Elles sont filles de Gui Fulcodi,

non du pape : tout mon cœur est à elles ; mais ma dignité ne leur est rien," etc.

Clément conserva une tendre affection pour le Languedoc sa patrie, et pour ses anciens amis. Il aima les lettres ; il a laissé quelques écrits et la mémoire d'un pontife irréprochable.

Le fameux Gaston de Foix, qui gagna la bataille de Ravenne, et mourut à vingt-trois ans avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle, était né à Mazères, dans le diocèse de Mirepoix, le 10 décembre 1489, de Jean V, comte de Foix, et de Madeleine de France, sœur de Louis XII. Gaston était vicomte de Narbonne, et prenait le titre de roi de Navarre. Ses victoires, sa jeunesse, ses talens extraordinaires, et surtout ses qualités aimables, le rendirent l'idole des peuples et des soldats. Louis XII disait de lui : " Gaston est mon ouvrage ; c'est moi qui l'ai élevé, et qui l'ai formé aux vertus que nous admirons tous en lui." Ce héros mourut sur ses lauriers à Ravenne, et cette mort entraîna la perte de l'Italie.

On croit pouvoir placer avec les héros qu'a produits la province, Constance Cézelli, femme de Barri, gouverneur de Leucate, petite ville du bas Languedoc. Pendant la guerre de la Ligue, Barri fut pris par les ligueurs. Constance était alors à Montpellier, sa patrie. Instruite du malheur arrivé à son époux, elle court s'embarquer à Maguelonne, se rend à Leucate, ranime le courage de la garnison, et prépare la plus vigoureuse défense. Les ligueurs et les Espagnols l'attaquent ; Constance rend tous leurs efforts inutiles. Les lâches assiégeans, irrités d'une résistance qu'ils devaient admirer, font dresser un gibet, et menacent l'héroïne d'y attacher son époux, si elle ne rend pas sa ville. Constance, dans cette horrible alternative, offrit tous ses biens, et sa personne même pour la rançon de son mari. " Ma fortune, ma vie, sont à moi, dit-elle ; je les donne volontiers pour mon époux ; mais ma ville est au roi, et mon honneur à Dieu : je dois les conserver jusqu'au dernier soupir." Les assiégeans eurent l'atrocité de faire pendre son mari,

et lui envoyèrent son corps. La garnison de Leucate pria sa généreuse commandante de lui livrer un prisonnier de distinction que le duc de Montmorenci avait envoyé pour en faire de justes représailles. Constance leur refusa ce prisonnier, et se vengea plus noblement des ennemis en les forçant de lever le siège. Henri IV, par reconnaissance, fit Constance *gouverneur* de Leucate jusqu'à la majorité de son fils Hercule. Cette action horrible et sublime se passa en 1590.

Jean du Caylar, de Saint-Bonnet de Toiras, né en Languedoc en 1585, maréchal de France sous Louis XIII, fut regardé comme un des meilleurs capitaines de son temps. Après avoir rendu de grands services, il mourut dans la disgrâce, parce qu'il avait déplu au cardinal de Richelieu.

Le chevalier d'Assas, le Décius français, était des environs du Vigan, petite ville des Cévennes. Tout le monde connaît son dévouement héroïque, lorsqu'à Closter-Camp, en 1760, posté près d'un bois, pendant la nuit, avec un détachement du brave régiment d'Auvergne, il entra seul dans ce bois pour le fouiller, et se vit tout à coup environné d'une troupe d'ennemis. Ceux-ci, lui appuyant leurs baïonnettes sur la poitrine, le menacent de la mort s'il dit un seul mot. De ce mot dépendait la surprise de son poste, et vraisemblablement de l'armée. D'Assas n'hésite pas, il crie: *A moi, Auvergne! ce sont les ennemis!* et il tombe percé de coups.

Le roi Louis XVI a consacré la mémoire de cette sublime action, en créant une pension héréditaire dans la maison d'Assas jusqu'à l'extinction des mâles.

On aurait à consigner ici une foule de noms de la province, si on voulait faire la liste de tous les bons officiers qu'elle a produits, et qui servent encore avec honneur dans ces vieux régimens, plus connus des ennemis que des citoyens de la capitale.

Indépendamment de ces guerriers, le Languedoc a produit beaucoup de magistrats célèbres qu'il serait trop long de nommer ici. Le fameux Nogaret, qui

servit Philippe le Bel avec tant de zèle dans les démêlés de ce roi avec le pape Boniface VIII, était né à Saint-Félix de Caraman, dans le diocèse de Toulouse. Il s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude de la jurisprudence, et devint successivement professeur des lois à l'université de Montpellier, juge-mage de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nismes, chevalier, chancelier et garde des sceaux de France. Il ne dut son élévation qu'à ses talens.

Jean Bertrandi, garde des sceaux en 1530, était de Toulouse. Simple avocat, et député par les Etats de la province pour porter au roi le cahier des *doléances*, il fut nommé, l'année suivante, conseiller au parlement de Paris. Devenu ensuite premier président du parlement de Toulouse, il obtint l'office de garde des sceaux, qui fut créé pour lui en 1551 par le roi Henri II, parce que le chancelier Olivier s'etait retiré de la cour. Bertrandi fut garde des sceaux jusqu'à la mort de Henri : alors il prit l'état ecclésiastique, devint évêque de Comminges, archevêque de Sens, et cardinal.

Le parlement de Toulouse, institué par Philippe le Hardi, et qui tenait ses séances dès l'an 1280, réuni plusieurs fois à celui de Paris, ensuite séparé et fixé entièrement en Languedoc par Charles VII en 1448, a presque toujours été présidé par des magistrats d'un grand mérite. Parmi eux, le célèbre Duranti tient un des premiers rangs : sa fin mérite d'être racontée.

Lorsque la mort tragique du duc de Guise et du cardinal son frère, à Blois, eut rempli l'Etat de troubles, la ville de Toulouse se signala par son attachement à la Ligue et par ses fureurs contre Henri III. Les Toulousains députèrent un capitoul aux Parisiens pour jurer avec eux *l'union*. Ils remirent l'autorité à dix-huit des plus factieux d'entre eux, comme à Paris on en avoit choisi seize, et envoyèrent par toute la province pour l'exciter à la rebellion.

Duranti, premier président du parlement de Toulouse, et d'Affis, avocat-général, restèrent fidèles à

leur devoir et au roi. Ils devinrent tous deux l'objet, de la haine des dix-huit. Ceux-ci, maîtres de la ville, forcèrent le premier président d'assembler extraordinairement les chambres pour décider si, Henri de Valois étant excommunié, le peuple de Toulouse n'était pas délié envers lui du serment de fidélité.

Les avis furent partagés, comme Duranti l'avait prévu ; et ce magistrat rompit l'assemblée sans vouloir rien arrêter. Mais le palais était environné de gens armés. Le premier président, remonté dans son carrosse, fut assailli de coups d'épée et de lance, dont aucun ne l'atteignit, par le soin qu'il eut de se baisser au milieu de sa voiture. Son cocher poussait les chevaux à toute bride pour regagner la maison de son maître ; malheureusement il accrocha contre un puits, et la voiture fut renversée. Duranti, obligé de descendre, se réfugie à l'hôtel-de-ville. Le peu qu'il avait d'amis prend aussitôt la fuite : les boutiques se ferment, on tend les chaînes, et l'on fait des barricades.

Le parlement, assemblé de nouveau, ordonna que Duranti fût transféré au couvent des Jacobins. Il s'y rendit, escorté de deux évêques ligueurs et de satellites. On mit un corps-de-garde à sa porte, avec ordre de ne permettre à personne de le voir, pas même à sa fille unique. Rose Caulet sa femme, et deux domestiques, eurent permission d'entrer avec lui, à condition de ne plus sortir. On fouilla sa maison, ses papiers ; on ne trouva rien qui pût servir de prétexte au moindre reproche.

Cependant on voulait sa mort. Les factieux armés se rendent aux Jacobins, et tentent d'enfoncer la porte. Ils ne peuvent y réussir ; ils la brûlent, entrent dans le couvent, sans que les gardes, qui étaient de concert avec eux, fassent la moindre résistance. Chapelier, l'un des chefs de ces assassins, aborde le premier président, et lui ordonne de venir répondre au peuple. Duranti se met à genoux, fait sa prière, embrasse sa femme, lui dit adieu, et marche à la mort.

Quand il est arrivé sur la porte brûlée, Chapelier, l'entraînant avec violence, crie à haute voix : *Voici*

l'homme! "Oui," ajoute Duranti, qui était en robe, et dont le visage serein portait l'empreinte de l'innocence, "oui, me voici. Quel crime ai-je commis pour vous inspirer cette haine implacable?" Ce peu de mots prononcés avec noblesse, un reste d'autorité répandu sur le front de ce vénérable vieillard, le respect involontaire que la vertu inspire au crime, en imposèrent aux factieux. Ils gardèrent tous le silence: ils allaient peut-être tomber aux pieds du magistrat, quand un coup de mousquet parti de loin vint l'atteindre au milieu de la poitrine. Duranti tombe, et ses derniers mots sont une prière au ciel pour ses meurtriers.

Le peuple reprend aussitôt sa fureur, traîne dans les rues le corps de Duranti, et court ensuite à la conciergerie massacrer l'avocat-général d'Affis.

Ainsi périrent, victimes de leur zèle et de leur fidélité, deux magistrats vertueux, éclairés, dont la province doit se glorifier, et qui ont les mêmes droits à l'admiration et au respect de tout bon Français que les Brisson, les Larcher, les Tardif.

Le Languedoc doit être regardé comme le berceau de la poësie dite *provençale*, qui fut cultivée à Toulouse dès le règne des premiers comtes. Raimond V, son fils, son petit-fils, plusieurs chevaliers de la province étaient troubadours, et savaient chanter leurs dames presque aussi bien qu'ils se battaient pour elles. En, 1323 sous le règne de Charles le Bel, sept principaux citoyens de Toulouse, sous le titre de la *gaie société des sept troubadours de Tolose*, écrivirent une lettre circulaire à tous les poëtes de *la Languedoc*, pour les inviter à venir lire leurs ovrages à Toulouse, le premier de mai suivant, avec promesse de donner une *violette d'or* à celui qui aurait composé en *roman* la pièce jugée la meilleure.

Le jour marqué, plusieurs troubadours arrivèrent, et se rendirent au jardin des sept juges. On fit la lecture des ouvrages devant les capitouls, les notables de la ville, et une grande foule de monde. Le prix fut accordé à un *civentès*, composé en l'honneur de

la Vierge par Arnaud Vidal de Castelnaudari, qui fut créé sur-le-champ *docteur en la gaie science.*

Les sept associés continuèrent leurs assemblées, choisirent un d'entre eux pour *chancelier*, et donnèrent à un autre le titre de *bedeau* ou *secrétaire*. Ils publièrent des statuts, auxquels ils donnèrent le nom de *lois d'amour*. Ils ajoutèrent deux autres fleurs à la violette: une églantine et un souci. Enfin leur société devint si célèbre, qu'en 1388, Jean, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles VI, *pour lui demander des poëtes de la province de Narbonne, afin de faire dans ses Etats un établissement de la gaie société.*

Telle fut la première origine de l'académie des jeux floraux, qui reçut un nouveau lustre vers la fin du quatorzième siècle, ou le commencement du quinzième, par la libéralité d'une dame toulousaine nommée Clémence Isaure. Cette dame, dont on ne sait presque rien, fonda, par son testament, de quoi fournir aux frais des fleurs que l'académie de Toulouse donne encore tous les ans. Les capitouls et les habitans de cette ville, par reconnaissance pour Clémence, lui ont érigé, vers le milieu du seizième siècle, une statue de marbre blanc, qu'ils ont placée dans uns des salles de l'hôtel-de-ville, où elle se voit encore, et où elle est couronnée de fleurs tous les ans, le 3 mai jour de la distribution des prix. Louis XIV, en 1694, a autorisé par des lettres patentes cette académie, que je crois la plus ancienne de toutes.

On ne sait rien de plus positif sur Clémence Isaure. Je me suis cru permis, dans un roman, de la faire seule institutrice des jeux floraux, et de donner un motif au choix des trois fleurs que l'on adjuge pour prix.

FIN.

De l'Imprimerie de Manning et Mason, Ivy-lane, Paternoster-row.


LIBRARY
SEP
16
1980
UNIVERSITY
OF TORONTO

